

# FRANÇOIS D'ASSISE

Biographie



Franco Cardini

ARTEGE

# François d'Assise

Franco CARDINI

François d'Assise

TEMPORA

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faudrait avoir la patience de relire en entier le livre de Thode, et on saisirait, au-delà du mécanisme évident et préconçu de la thèse de fond, l'extraordinaire fascination provenant d'une érudition subtile, illimitée, profonde, soutenue par une très puissante capacité d'analyse.

Neuf ans à peine après la publication de cette œuvre, en 1894, sortait en France la première édition de la *Vie de saint François d'Assise* de Paul Sabatier, et, avec elle, « éclatait » vraiment la fortune contemporaine de François.

Pasteur protestant et élève d'Ernest Renan, Sabatier s'était entendu explicitement confier par le maître lui-même, lors d'une leçon que celui-ci donnait au Collège de France en 1884, la mission de devenir le futur historien de saint François. En ceci – Renan l'avait prévenu –, il aurait à continuer un projet que l'auteur de la *Vie de Jésus* avait envisagé depuis longtemps, mais qu'il s'était désormais résigné à ne pas réaliser directement. L'œuvre de Sabatier fut traduite dans un nombre extraordinaire de langues étrangères et lorsqu'en 1896, on en vint enfin à la langue italienne – dans une version financée par l'auteur lui-même, parce que des méfiances d'origines confessionnelles l'avaient empêchée de trouver un éditeur dans notre pays – elle était déjà un best-seller international. Sabatier revint par la suite sans cesse sur le chantier, en en faisant véritablement l'œuvre de sa vie, la recorrigeant, l'amplifiant, la réécrivant à chaque nouvelle édition. La dernière, dont la révision avait été interrompue par sa mort en 1928, fut éditée par sa femme en 1931.

À ce moment, il en était vraiment passé de l'eau sous les ponts ! Une « question historiographique franciscaine » vraie et particulière était née et s'était rapidement développée, fondée sur la valeur des écrits et des premières biographies du saint et sur la possibilité de rédiger, sur la base de tels témoignages, une

« vie » philologiquement crédible. Sabatier avait fait discuter âprement. Certains lui reprochaient d'avoir systématiquement sous-estimé l'élément surnaturel, fruit – plus que du climat positiviste – de l'enseignement « renanien ». D'autres lui contestaient – l'accusant de préjugé protestant – l'exaltation des aspects conflictuels qui avaient selon lui opposé François à l'Église, et conduit celle-ci à en déformer régulièrement, pour le soumettre à ses propres nécessités dogmatiques et disciplinaires, le message de liberté et d'adhésion à l'Évangile qu'il proclamait. Ne manquait pas non plus ceux qui, au contraire, l'accusaient d'avoir en fait donné l'exemple d'une historiographie substantiellement « philo-catholique ». Les croyants et les esprits mystiques lui préférèrent finalement – et lui opposeront – la biographie spiritualiste que le danois Joan Jørgensen avait dédié en 1907 à François.

Entre le sens historique non dénué pourtant de souffle spirituel de Sabatier, et le lyrisme quelquefois chancelant de Jørgensen, se développa au cours de la première moitié du siècle, une polémique qui, sur le plan scientifique, est sans aucun doute marginale par rapport à la question historico-philologique des écrits et des sources biographiques franciscaines, mais qui, sur le plan des comportements moraux et culturels, des résultats littéraires, et bien entendu des *mass media*, a un poids de très loin supérieur.

Il n'y a pas de doute que ce qui pouvait être susceptible d'être lu dans sa critique comme anticlérical, et cela pouvait avoir son poids dans la petite Italie du début du XX<sup>e</sup> siècle, contribua beaucoup au succès du livre de Sabatier – malentendu dont la responsabilité ne peut pas être attribuée à son auteur. Mais on y lisait aussi l'exaltation de la culture « laïque » de l'Italie communale, à la littérature de laquelle François avait fourni la

première voix lyrique vraiment élaborée en langue vulgaire. Et il y avait aussi l'analyse du drame de la pauvreté et du malheur au XIII<sup>e</sup> siècle présentée dans des termes qui ne pouvaient pas ne pas rappeler à beaucoup un grand thème débattu pendant ces années-là : la question sociale.

En somme, dans la polémique entre « sabatiens » et « jøergenseniens » vrais ou présumés, il y en avait pour tous les goûts. François courait le risque de devenir vraiment un saint pour toutes les saisons. Les poètes aussi s'en étaient emparés, plus tard les romanciers et les metteurs en scène de cinéma se le disputeront. Les catholiques militants, de leur côté, passèrent rapidement à l'offensive, et l'on trouve à l'avant-garde l'université catholique de Milan et le franciscain Agostino Gemelli. Les célébrations de 1926, qui firent coïncider le septième centenaire de la mort du saint et sa proclamation comme patron d'Italie, constituèrent une étape fondamentale sur la voie de la réconciliation entre Église et État de 1929, et en même temps l'expression extérieure, et même « de masse », d'une façon « nationale-populaire-catholique » de comprendre la figure du Pauvre d'Assise.

Pendant son voyage en Italie, entre 1786 et 1788, Wolfgang Goethe avait voulu visiter la cité ombrienne uniquement pour en admirer le splendide temple de Minerve pratiquement intact, mais il n'avait pas fait allusion au saint. Un peu plus d'un siècle après, Assise était remplie de François. Même son image architecturale et urbaine, surtout entre les années 1926 et 1940 (mais aussi plus tard), acquit un air toujours plus rigoureusement néo-médiéval, de façon à y favoriser la présence constante d'une atmosphère reconduisant les habitants et les visiteurs à l'époque du plus grand de ses fils.

La course, qui dure encore, destinée à s'approprier la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

France et qu'il était à l'aise, et même riche. Tout ceci, pourtant, ne donne aucune lumière particulière sur la vie marchande d'Assise, qui, par rapport aux documents ayant survécu, semble avoir été assez modeste dans la période transitoire entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, et destinée surtout à satisfaire les exigences de la consommation locale. Si on veut accepter le fait d'un Pietro Bernardone fréquemment en voyage d'un côté et de l'autre des Alpes (ou, plus modestement, dans des aller-retour entre les ports tyrrhéniens et ceux de l'Adriatique), il faut aussi l'imaginer comme l'un des protagonistes peu nombreux du commerce d'importation à Assise, employé à répondre aux demandes d'une aristocratie désireuse de produits étrangers assez coûteux et luxueux. Ce qui, entendons-nous bien, pourrait contribuer à confirmer un cadre traditionnel : le père de François n'aurait pas été n'importe quel marchand, mais un entrepreneur d'un certain niveau, au contact direct avec une clientèle éminente au niveau social de laquelle il aurait voulu, – grâce à ses richesses et à ses relations – réussir à élever son fils. On est même allé jusqu'à imaginer un groupe assez énergique mais restreint de marchands de ce type, occupés à une activité intense mais d'une amplitude toutefois limitée, les si fameux « tissus français », qui auraient donné – selon une indication que beaucoup de sources répètent – le prénom de notre protagoniste, parvenaient certainement à Assise, mais avec une certaine parcimonie, et ceci contribue du reste à expliquer l'admiration avec laquelle on les considérait.

Un cadre de ce genre a besoin pour être plausible d'au moins une précision supplémentaire. Un marchand, comme le Pietro Bernardone que nous avons imaginé, pouvait bien se rendre annuellement aux foires de Champagne et revenir avec quelques marchandises de luxe, mais il est difficile que cela ait été sa

seule activité. Au contraire, les entrepreneurs de ce temps-là avaient l'habitude de conjuguer diverses formes et divers objets de commerce. Et l'activité la plus fondamentale – bien plus que le commerce de biens – était le trafic monétaire, c'est-à-dire cette activité bancaire (ou « proto-bancaire », si l'on préfère) encore suspecte pour l'Église, dans la mesure où elle se basait sur le prêt à intérêt, c'est-à-dire sur l'« usure ». En un temps de mobilité sociale et d'investissement foncier comme celui-là, la fonction de crédit était très importante, ce qui justifierait à la fois la réputation locale de Pietro Bernardone, son prestige, ses connexions avec les classes dirigeantes, et aussi cette part de mauvaise conscience dont il aspirait peut-être à arracher son fils, et l'ambition de ce dernier à s'en libérer.

En effet, si les informations disponibles sur les marchands d'Assise sont malheureusement rares et fragmentaires, celles dont nous disposons concernant la monnaie sont, au contraire, suffisantes et intéressantes. La monnaie la plus courante en Ombrie dans les vingt dernières années du XII<sup>e</sup> siècle et les premières du XIII<sup>e</sup>, était le denier d'argent frappé à Lucques qui s'était substitué à celui de Padoue à partir de la descente en Italie centrale de l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> et de ses collaborateurs au cours du troisième quart du siècle. La monnaie padouane était meilleure que celle de Lucques, et, dans cette circonstance également, s'était vérifié le principe économique-financier bien connu selon lequel « la mauvaise monnaie chasse la bonne ». Fluctuation des types monétaires courants, tendance inflationniste, élargissement de la demande de liquidités, accroissement de sa circulation, convergeaient par la force des choses vers une montée des prix constante, prononcée, et qui se traduisait par une concentration de la richesse et une réduction des ressources économiques disponibles de la part de ceux que –

par une large approximation – nous pourrions définir comme les « classes moyennes » urbaines et rurales, et par conséquent une augmentation de la pauvreté dont le phénomène de la mendicité urbaine constituait l'aspect peut être le moins alarmant en substance, certes, mais le plus dramatique et le plus visible. Des documents de la cathédrale et de ceux de l'abbaye de Sassovivo, on déduit, par exemple, que la valeur des terrains cultivés subit pendant les soixante ans compris entre 1160 et 1220 – pendant lesquels se déroule en pratique toute l'expérience terrestre de François – une envolée qui les mène, à la fin de cette période, à valoir 65 fois plus qu'au début de celle-ci. On en déduit aussi un relèvement général des coûts de production agricole au détail qui nous aide à comprendre de manière moins impressionniste et plus claire le drame d'une mendicité rendue nécessaire par un phénomène diffus mais pas moins dramatique pour autant : la faim. Beaucoup y étaient réduits à cause de graves malformations physiques, qui les empêchaient de travailler, par exemple les vieux, les mutilés de guerre, les malades et, parmi eux, les lépreux.

Débarrassons donc le terrain d'une équivoque qui pourrait vicier dès le départ la compréhension du « phénomène François ». Dans l'absolu, ces temps étaient loin d'être des temps de gêne et de pauvreté. La société des décennies précédentes, plus manifestement rurale, avait sans doute connu une pénurie de biens plus généralisée et plus indifférenciée. Mais ce qui fait la pauvreté, et par là la misère, c'est précisément la différenciation socio-économique, l'allongement de la distance entre les extrêmes de l'arc des possibilités et des disponibilités, ainsi que la manifestation toujours plus évidente et dramatique de cette opposition. Plus encore, le spectacle de la mobilité sociale dans les deux sens, ascendant et descendant, est essentiel pour l'enracinement d'une « culture » de la pauvreté. Ce qui la rend

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

antérieures à la conversion, et donc à propos de la période grosso modo antérieure à 1205-1206, les jugements contenus dans la première mouture de la biographie thomasienne, et ceux qui soustendent la seconde sont radicalement différents. Thomas, jeune, frais émoulu de ses études et talonné par Élie et par le pape, fournit de l'expérience juvénile du saint une clé interprétative traditionnelle, qui utilise largement les « lieux communs » de la sainteté : François, suivant la voie que la mentalité mondaine que ses parents ont ouvert devant lui, est un jeune homme pécheur et impliqué dans toutes sortes de lascivités. Il passe ainsi ses années les plus jeune, selon des schémas que Thomas reprend dans les pages morales de Sénèque et des sévères auto-récriminations de saint Augustin. Une vingtaine d'années plus tard, à une année près, le biographe est plus âgé, il a acquis une plus grande expérience et une sùreté plus mûre ; il a peut être compris plus intimement la substance originelle du message de François, et n'a plus sur le dos un supérieur rigide et intransigeant comme le pape Grégoire IX qui le contrôle. Il en émerge un autre cadre, plus voisin des témoignages qu'en ces années-là les vieux compagnons de François étaient eux aussi en train de rédiger. Et nous avons alors un François plus libre des schémas hagiographiques, plus sympathique, plus humain et plus crédible. Un jeune homme qui ne passe pas soudain des ténèbres du péché à la lumière éblouissante de la perfection, mais qui, à travers une vie joyeuse et intense, mûrit en lui-même les germes d'une expérience plus haute.

Certes, dans la vie d'un saint, tout tourne autour de l'instant de la *conversio*, de la *metanoia*. Le moment où l'on discerne de façon claire et centrale le sens de sa propre mission, le moment où l'on tourne le dos à tout ce qu'il y avait avant et où l'on change de vie. Dictant en août-septembre 1226, peu avant sa

mort, ce qui est peut-être son écrit le plus profondément révélateur, le *Testament*, François définit le temps précédent sa conversion comme celui pendant lequel il était immergé *in peccatis*. Mais, dans le langage ecclésiastique qu'il sait désormais assez bien utiliser, ou que son secrétaire l'aide à interpréter et à maîtriser, cette expression n'a rien de dramatique. C'est la manière la plus habituelle et la plus courante pour indiquer simplement la vie mondaine, celle vécue hors des ordres et des règles cléricales. À en juger par le fait que très souvent, même après sa conversion, le saint retournait aux idées et aux images de type courtois et chevaleresque qui lui avaient été chères dans sa jeunesse, il semblerait qu'il n'éprouvait en réalité ni horreur ni remords pour ces années.

Et elles avaient été, ces années, une période assez longue et heureuse, commencée vers 1195-1198, lorsqu'il atteignit l'âge qui, même à l'intérieur de la discipline familiale rigide et sous le contrôle paternel, lui permettait de vivre à sa façon et de chercher sa route, et continuée jusqu'à la guerre de 1202 qui constitue sans aucun doute une barrière d'arrêt, une pause de recueillement. Libéré de la guerre, de la prison, de la longue maladie qui, semble-t-il, le frappa subitement après, François n'était plus le même, même si, pour quelques mois encore, il reprit la vie habituelle. Quelle était donc cette vie ?

Dans ces cités communales, pour pouvoir se permettre l'équipement de la guerre à cheval, il fallait disposer d'un ou plusieurs animaux de bataille (au moins deux ou trois) ainsi qu'un ensemble lourd et coûteux d'armes offensives et défensives, et être libre d'occupations laborieuses, de façon à pouvoir se dédier entièrement à l'entraînement, ce qui signifiait faire partie de l'aristocratie ou appartenir à ces rares familles qui, tout en n'étant pas aristocrates par tradition familiale, l'étaient par le genre de vie et par les rapports de relation et

d'amitié. Mais pour combattre, les moyens économiques et le prestige social qui en découlait ne suffisaient pas. Il fallait aussi être assez jeune, sain et robuste. Les personnes non mariées qui se trouvaient dans ces conditions, et qui bien entendu appartenaient toutes ou aux maisons de ceux qui à Assise s'appelaient les *maiores*, les *boni homines*, ou à des familles du niveau supérieur des *minores* qui aspiraient à être cooptés par les premiers, étaient les *iuvenes*, un terme qui ne qualifiait pas tant leur âge que leur condition de liberté, de disponibilité de soi, d'aptitude à la guerre et donc leur privilège de vivre en se préparant, en attendant le moment où leur nombre d'années leur conseilleraient de s'installer et d'avoir des enfants. Dans une société plus rigoureusement aristocratique-militaire que celle des communes italiennes, dans la France de la même époque, par exemple, le mot *iuvenis* désignait le chevalier ayant tout juste reçu solennellement les armes par la cérémonie de l'adoubement et qui, aspirant à un mariage avec une dame de rang social supérieur au sien qui l'élève et lui consente en même temps de regarder paisiblement vers le futur, regarde autour de lui en attendant, à la recherche de l'« aventure ».

Une très belle chose l'aventure. Les romans de chevalerie des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles la décrivent précisément. C'est une phase initiatique de l'expérience du jeune guerrier et elle a souvent, de fait, la forêt pour cadre. Là, dans le royaume d'une nature indomptée, sauvage, démoniaquement hostile, le chevalier rencontrera dangers, tentations, batailles contre des bêtes féroces, des monstres et des adversaires humains ou diaboliques. À l'aventure, on ne se prépare ni tactiquement, ni stratégiquement. On procède en regardant droit devant soi, quelques fois perdu dans des pensées profondes jusqu'à rejoindre la transe somnambulique. On se confie en somme au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il la grâce naturelle de la jeunesse, jointe peut-être à celle qui vient de l'intelligence. Celle que nous appelons fascination ; celle-là il devait en avoir pas mal. Ses concitoyens et amis de ripaille, qui la lui enviaient, ne le lui pardonneront jamais. Mais certains d'entre eux en resteront subjugués, même plus tard, lorsque le *rex iuvenum* abandonnera les jeux mondains pour s'enrôler sous la bannière du Roi des rois.

# Chapitre 4

## Veillée d'armes

*Bellum dulcis inexpertis.* L'antique proverbe, valable peut-être pour les Romains de la République et du premier Empire et sans aucun doute valable pendant la longue envolée d'« hystérie héroïque » qui a traversé l'Europe entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup>, l'est moins aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est précisément chez les plus jeunes, ceux qui n'ont jamais vu la guerre de près sinon à travers les medias, que l'on compte les pacifistes les plus rigoureux. Ou du moins ceux qui croient, et aiment faire croire, qu'ils sont tels. Mais cela ne se justifiait pas, même aux débuts du XIII<sup>e</sup> siècle quand les guerres – en réalité des raids à cheval, des rencontres peu sanglantes, quelques campagnes de sièges presque toujours inefficaces – étaient, parmi les fléaux qui pouvaient s'abattre sur une société, ceux qu'on craignait le moins. Non que les épisodes de férocité et d'exactions y aient manqué, dirigés aussi contre des innocents malgré les interdits moraux de l'éthique chevaleresque. Les bandes de gens armés incendiaient les villages, coupaient les arbres fruitiers, se déchaînaient sur le pays. Mais pour celui qui la faisait, pour celui qui y accourait couvert d'une bonne cotte de maille (les armures étaient encore inusitées) et juché sur un grand cheval de bataille, la guerre était encore et surtout un beau divertissement, occasion de gloire et de butin correspondant à des risques très limités.

Rencontres de groupes de cavaliers en nombre habituellement réduit, les batailles se concluaient encore avec peu de pertes. Les *pedites*, auxquels incombaient les services de camp et d'escorte,

assistaient à distance respectueuse aux affrontements et y participaient parfois seulement à la fin pour dégager le terrain. De la même façon, dans les tournois, on cherchait à désarçonner et à désarmer l'ennemi, et non à le tuer. L'adversaire désarmé et fait prisonnier était susceptible de rachat, celui qui était tué devait au contraire être vengé et finissait donc par être, pour son meurtrier, un danger de mort plus réel mort que vivant. Du reste, dans les affrontements entre *milites* de factions opposées ou de cités voisines, les opposants se connaissaient. Les périls effectifs étaient plutôt de se faire mal en tombant de cheval ou de contracter une infection tétanique à cause de blessures même superficielles. Il était facile d'attraper le tétanos pour des gens qui vivaient continuellement au milieu des chevaux.

Ivresse de revêtir des parements voyants et des armes étincelantes. Joie de chevaucher dans les prés au printemps – le mois de mai est le mois de la guerre, comme de l'amour – en jouant à un beau jeu viril. Perspective de gloire, d'honneur, de gain, et peu de risques. Tel est le Beau Mai chanté par Bertrand de Born :

«Tant me plaît la douce saison de printemps  
Qui fait pousser feuille et fleur,  
Et tant me plaît quand j'entends la fête  
Que les oiseaux font retentir  
Leur chant dans la forêt,  
Et me plaît quand je vois dans les prés  
Tentes et pavillons dressés,  
Et j'ai grande allégress  
Quand je vois en campagne rangés  
Chevaliers et chevaux armés<sup>19</sup>... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

interloqué, s'ils restèrent quelques instants à se regarder dans les yeux, embarrassés et émus tous les deux. Certaines sources se dépêchent de nous avertir que ce lépreux était en réalité Jésus, et qu'un songe – un autre songe, comme d'habitude...– l'avait révélé au saint. Que le lépreux fut Jésus, qu'il ne put être personne d'autre, François le savait. C'est pour cela que le bon vassal avait réprimé son envie de fuir, pour cela qu'il était descendu de cheval. Il avait bien reconnu, sous les haillons, son Seigneur. Parce « qu'il n'y a rien que vous ayez fait à l'un de ces petits, que vous ne m'avez fait ».

Il est facile de passer de l'autre côté. François est en train de perdre cette vie qu'il idolâtre et qui ne réussit plus désormais à l'enthousiasmer et à le satisfaire. Mais il a été suffisant qu'il la jette derrière ses épaules comme un vieux manteau, et voilà : il l'a retrouvé entre ses mains, splendide et brillante comme la perle à laquelle, est-il écrit, le Royaume de Dieu ressemble.

Il s'en souviendra plus tard, sur le point de mourir, en rédigeant son *Testament* pour ses frères :

« Voici comment le Seigneur me donna, à moi frère François, la grâce de commencer à faire pénitence. Quand j'étais encore dans les péchés, la vue des lépreux m'était insupportable ; mais le Seigneur lui-même me conduisit parmi eux et je les soignai de tout mon cœur. Et quand je les quittai, ce qui m'avait semblé amer s'était changé pour moi en douceur, pour l'esprit et pour le corps. Et ensuite j'attendis un peu, et je quittai le monde<sup>25</sup>. »

Une clarté aussi paisible n'a pas besoin de commentaire, qui probablement la dénaturerait. Quelques remarques discrètes suffisent pour clarifier ce qui pourrait être une équivoque pour nous modernes. L'expression : « j'étais encore dans les péchés »,

que l'on doit voir en lien étroit avec « je quittai le monde », indique simplement le fait de mener une vie marquée par les valeurs du monde et conditionnée par le monde. La *conversio*, c'est-à-dire la transformation des valeurs, se produit précisément à partir de la rencontre providentielle avec ces horribles souffrants que sont les lépreux. Depuis lors, la vie et ses contenus changent complètement de sens, et ce qui semblait amer à une certaine époque devient doux. Il est probable que le renversement des valeurs mondaines, à la façon des jongleurs – les morceaux de toile misérable à côté des riches tissus, l'intronisation burlesque du *rex unius diei* – ait constitué une espèce d'apprentissage carnavalesque de la *metanoia*, comme les fantaisies chevaleresques, guidant le jeune homme vers des rêves d'héroïsme et de gloire, l'ont peu à peu rendu apte à la discipline suprême de la victoire sur soi-même, celle en quoi consiste de fait la *militia Christi*. Mais le noyau vrai et profond de la découverte de François n'est pas là. Et il n'est pas non plus dans l'insistance pourtant fondamentale à expier pour soi et par charité pour le prochain, (le « faire pénitence », le « faire miséricorde »), qui représente toutefois l'effet immédiat de cette découverte. Celui-ci réside, simplement, dans le discernement de la réalité concrète du message de Jésus Christ à travers l'Évangile, de sa capacité à être proposé comme modèle de vie à suivre avec une fidélité ferme et stricte, et donc du refus qui en découle des valeurs courantes du monde, des critères et des instruments selon lesquels et avec l'aide desquels il vit et il juge. À l'émouvant témoignage d'amour que le Christ-Dieu offre à l'homme en acceptant de mourir sur la croix pour lui, François répond par le don total, absolu, concret et définitif de sa vie. Lorsqu'il a posé ses lèvres sur le visage déformé du lépreux, le fils de Pietro Bernardone a formulé avec plénitude une déclaration d'amour définitif et inconditionné au Christ sur la

croix, un ferme et irréversible dessein de se dénuder pour le suivre. Le défi de la peur de la contagion et de la mort (l'ennemi immédiat, le premier rencontré par le chevalier du Christ et qu'il a dû abattre dans son premier tournoi spirituel) n'a été rien d'autre en réalité qu'un grand *fiat voluntas tua* prononcé au milieu des oliviers de la plaine d'Assise à la ressemblance consciente de l'autre, plus grand encore, prononcé au milieu de ceux de Gethsémani.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'attrape et le fait enchaîner à la maison, comme on fait pour les fous. Mais la mère lui permet de fuir, et François retourne à la vie érémitique.

Le récit, pour ce qu'on peut en comprendre par rapport aux sources, se poursuit, obscur et contradictoire. Bonaventure soutient que le père – poussé évidemment par toute la famille (à part madonna Pica, admettons-le quand même), et surtout par Angelo, le frère qui prenait peut-être maintenant la revanche de la jalousie éprouvée pendant tant d'années quand tous admiraient François – se serait finalement adressé à l'évêque d'Assise, Guido, pour obtenir que François renonce officiellement entre ses mains à tous les biens paternels. Il est pourtant bien plus probable, et il serait plus convainquant, que François lui-même se soit adressé à l'évêque, ou que ce soit le prélat – homme modéré et de bon sens sur qui nous avons plusieurs témoignages – qui impose son arbitrage. Il en avait le droit. François avait en effet donné des preuves claires de vouloir embrasser le statut de pénitent, figure bien précise et garantie par le droit canon et la pratique courante à cette époque. Comme homme de pénitence, François était un *pauper*, et sur les gens comme lui, l'Église étendait sa protection. Il avait droit aux tribunaux ecclésiastiques et à ne plus être considéré comme un simple laïc.

Pietro Bernardone avait cependant une bonne flèche à son arc. Ce mauvais sujet, cet ingrat, son fils ce fainnant incapable – puisqu'il était évident qu'il n'était absolument pas fou – était aussi un voleur qui, avec l'excuse de l'aumône, lui avait volé son bien. Qu'il lui rende, donc.

La scène, pendant laquelle François accomplit le précepte évangélique selon lequel celui qui veut être parfait doit abandonner père et mère, est bien connue. Les peintres et les sculpteurs l'ont revécue tant et tant de fois. Devant l'évêque et

sa suite, face à sa famille unie contre lui et à son père pétrifié par la rage et la douleur qui lui gonflent le cœur, il se déshabille de tous ses vêtements un à un jusqu'à demeurer complètement nu : « Jusqu'à présent je t'ai appelé mon père sur la terre, à partir de maintenant je peux dire avec assurance Notre Père, qui es aux cieux<sup>30</sup>... »

La nudité n'est pas un spectacle scandaleux, au Moyen Âge. Ce n'est donc pas afin de respecter la décence de la scène, mais simplement pour fournir un signe évident qui soit aussi un avertissement pour l'assistance – spécialement pour les proches, dont certains pourraient céder un jour ou l'autre à l'idée de sévir par la violence sur leur parent – que l'évêque Guido ouvre son manteau et accueille François qui s'y réfugie avec confiance. Maintenant, personne ne peut plus le toucher. L'Église d'Assise, membre vivant de l'Église romaine, l'a accueilli en son sein. Il y est désormais à l'abri, sous les tentes de Jacob<sup>31</sup>. François n'a pas encore de programme, sinon celui de continuer à méditer sur le mystère de la Passion, de penser à son Jésus, d'alléger les peines de quelque lépreux, de mendier des pierres et du ciment pour rafistoler de son mieux les murs délabrés de quelque chapelle abandonnée. On lui offre une pauvre tunique, et il s'en revêt.

Par la suite, sa nouvelle situation étant établie, François retourna souvent à Assise. Il mendiait un peu de nourriture et, par dessus tout, de l'huile pour les lampes de Saint-Damien. Il peut se faire qu'on ne lui jetait plus de pierres, depuis que l'évêque Guido avait défendu aux citadins de le faire et avait déclaré que ce fou, fils de Pietro, était « à lui ». Ils s'en moquaient bien sûr, ils le montraient du doigt, se donnaient des coups de coude et chahutaient à son passage.

Ne le faisons pas plus fort et cohérent qu'il n'était. Pour lui,

si habitué et si sensible aux louanges et à l'admiration, pour lui qui avait reçu avec une dénégation naturelle et gracieuse – peu de temps auparavant – l'hommage des manteaux étendus devant ses pas, cette ironie et ce mépris durent au début lui faire plus mal que les jets de pierres. Mais aussi parce qu'ils révélaient la mesquinerie et la méchanceté des faux amis qui l'avaient hypocritement admiré et honoré si longtemps malgré eux, du moment qu'il était bien plus élégant, bien plus brillant, bien plus intelligent, bien plus sympathique, bien plus riche qu'eux. L'envie prenait maintenant sa revanche.

Une fois, devant un groupe de désœuvrés bien familiers entrevu de loin, il s'arrêta titubant. Il avait honte, et, peut-être pour dépasser cette honte par l'écran artificiel d'une langue qui n'était pas la sienne, peut-être, qui sait, pour rappeler que d'une façon ou d'une autre il restait pourtant toujours le *rex iuventum*, le poète et le chevalier, il alla à leur rencontre en demandant l'aumône en français. Il l'avait déjà fait, lorsqu'il était allé en pèlerinage à Rome. Mais là, il y mit quelque chose de plus. Selon les sources qui rapportent le fait, il semble qu'il mendia en vers, s'exprimant dans un langage allusif et prophétique, redevenant en somme pour ses anciens amis, ou soulignant qu'il était demeuré un jongleur. Certains durent l'admirer pour cela, d'autres s'émouvoir, d'autres encore, enfin, lui accordèrent l'aumône pour rétablir de toute façon les distances et redire, qu'ils – les donateurs – étaient désormais, et pour finir, au-dessus de lui, le mendiant. Mais cet étrange épisode dut représenter peut-être sa première grande victoire. Le *rex iuvenum*, que quelques envieux avaient salué comme définitivement vaincu, commençait à reconquérir Assise.

On dit cependant que lorsque son père le voyait passer ainsi déguenillé, amaigri, les cheveux en broussaille, sale, il le couvrait de terribles malédictions de loin. En chacune d'elle, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette histoire primitive de la *fraternitas* franciscaine, c'est que la proposition de François – suivre à la lettre l'Évangile, et le faire directement et tranquillement, sans agitation conceptuelle, sans préoccupations théologiques, sans ambitions réformatrices ou moralisantes vis-à-vis de l'Église – avait touché dans le mille. Elle était la réponse que beaucoup, peut-être, installés dans le monde mais insatisfaits de ce qu'il pouvait leur apporter, attendaient. Une réponse qui trouvait disposée à l'accueillir des hommes qui, autrement – déçus par l'Église visible et scandalisés par le genre de vie de beaucoup de clercs – s'en seraient toujours tenus éloignés à cause de l'équation qui, depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, était immédiatement faite entre proposition de vie évangélique et demandes hérétiques, ou au moins disciplinairement risquées encore que plus ou moins masquées. Ou qui, de fait, se seraient donnés à l'hérésie.

Les lépreux restaient peut-être, dans ce tout premier moment de vie de la *fraternitas*, la pierre de touche et le banc d'essai le plus efficace de la sincérité et de la consistance des vocations. François, qui n'avait jamais sollicité personne à le suivre et à faire comme lui et qui se refusera toujours à toute forme de prosélytisme, utilisait peut-être le service à rendre à ces malheureux pour éprouver ses compagnons. Il le faisait, avant tout, par l'exemple personnel. Une page des *Fioretti* – un texte très tardif et qui, en outre, ne nous offre pas de références chronologiques aptes à situer avec certitude l'épisode dans le cours de la vie du saint – nous aide à mieux comprendre la méthode qu'il employait à cet égard et l'esprit qui l'animait.

Nous avons déjà insisté sur le fait que celui qui voudrait comprendre la vocation franciscaine à la lumière de la compassion humaine n'en aurait qu'une image réductrice tout à fait inexacte. L'amour du prochain, fondamental, est toujours

subordonné par François à l'amour de Dieu et à la *sequela Christi*, à l'imitation de la vie de Jésus telle qu'elle apparaît dans les Évangiles. L'affection pour les autres, et en particulier les faibles et les malades, est une conséquence de cet amour et un instrument à travers lequel il se concrétise. Par conséquent, si les lépreux et les moyens à employer pour soulager leurs souffrances, tenaient à cœur à François, il avait plus à cœur encore de sauver leurs âmes, et à cœur suprêmement d'affirmer l'amour de Dieu à travers un service d'amour pour le prochain et de mépris de soi constant. Or,

« il advint une fois que, dans un couvent près de celui où demeurait saint François, les frères servaient les lépreux et les malades d'un hôpital ; or, il y avait là un lépreux si impatient, si insupportable et si arrogant que chacun était persuadé, ce qui était d'ailleurs la vérité, qu'il était possédé du démon, car il outrageait si honteusement de paroles et de coups quiconque le servait, et, ce qui est pire, il blasphémait si ignominieusement le Christ béni et sa très sainte Mère la Vierge Marie qu'on ne trouvait en aucune façon quelqu'un qui pût ou voulût le servir<sup>38</sup>. »

François, qui n'ambitionne pas – et n'a jamais ambitionné – de faire des miracles, sait bien qu'il est beaucoup plus facile de dire à quelqu'un « lève-toi, prend ton grabat, et va dans ta maison », plutôt que « tes péchés te sont remis ». Il sait donc que la lèpre de l'esprit est bien plus difficile à soigner que celle du corps. Et, comme il n'est pas homme à se contenter de peu, il entreprend dans ce cas de soigner la première. Il a suffisamment d'habitude des malades – et, qui sait, il n'ignore pas non plus le Roman de Tristan, qui parle de l'arrogance des lépreux – pour savoir que la maladie, comme la pauvreté involontaire et

n'importe quel genre de malheur en général, endure le cœur de celui qui en est frappé. Il s'apprête donc avec une solide détermination au duel avec le malade difficile :

« Et saint François se rend auprès de ce lépreux pervers, et s'approchant de lui, il le salue en disant : « Dieu te donne la paix, mon frère bien-aimé. » Le lépreux répond en grondant : « Et quelle paix puis-je avoir de Dieu, qui m'a enlevé la paix et tout bien, et qui m'a rendu tout pourri et fétide<sup>39</sup> ? »

À la réplique de François, qui apparaît volontairement maniérée (les maladies servent pour la santé de l'âme, etc.), le lépreux réplique avec superbe, affirmant entre autres que les frères n'ont pas pour lui les attentions qu'ils devraient (ce qui était vrai, et ne surprendra personne). François se dispose alors à la lutte, qui apparaît plus dure que prévue. Il se retire en prière, puis retourne près du lépreux et, pour ainsi dire, il se donne à lui pieds et poings liés. Il lui promet donc qu'il le servira à l'instant, et fera immédiatement tout ce qu'il voudra. Joie féroce du pauvre hère. Enfin, un moyen pour coincer définitivement cet insupportable hypocrite et démasquer sa charité pénible. Il lui proposera le pire, et si, comme c'est logique, le religieux refuse (« religieux », disons-nous, c'est-à-dire « frère », ainsi appelait-on le membre d'*fraternitas*<sup>40</sup>), il lui déversera alors sur le dos tout son venin. Et puis, si celui-ci est assez stupidement dévot pour se plier aux services rebutants qui lui seront demandé, tant mieux. Ainsi, en une seule fois, il réussirait à prendre une belle vengeance de Dieu, de ses plaies et de l'insupportable compassion des bien-portants.

« Je veux que tu me laves tout entier, car je pue si fortement que je ne peux pas me souffrir moi-même. » Alors saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trop bavardes qui, par leurs cris, l'empêchaient de prêcher. N'oublions pas que les oiseaux sont des « créatures de l'air » comme les démons, et que Dante définit un diable comme un « oiseau maudit ». François n'a-t-il pas exorcisé les hirondelles ?

Rappelons-nous de tout ceci pour nous demander si l'épisode de la prédication aux oiseaux ne devrait pas, par hasard, se lire d'une façon différente de celle que l'on l'effectue d'habitude ? Le chroniqueur Roger de Wendover nous pousse, une fois de plus, à le lier au séjour romain de François.

Il raconte en effet qu'immédiatement après avoir obtenu du pape la permission de suivre son programme de vie, François construisit un oratoire à Rome et commença sa mission à partir de là. Mais le peuple romain, « ennemi de tout ce qui est bon », le couvrit de mépris et resta indifférent à ses exhortations. François déclara alors que cette dureté de cœur n'était pas une offense à son égard, mais au Tout-puissant. Lui, pour sa part – selon le précepte du Christ de secouer de ses sandales la poussière des maisons où les prédicateurs de la Parole n'étaient pas bien accueillis – aurait quitté la ville et aurait plutôt annoncé « le Christ aux animaux sauvages et aux oiseaux de l'air. Ils auraient écouté ses paroles de salut et obéis à Dieu de tout leur cœur ». Ceci dit, il se dirigea vers la campagne, et là, à peine hors des murs – imaginons-là cette Rome du début du XIII<sup>e</sup> siècle dont les champs et les aqueducs s'enfoncent entre les ruines, sur fond de splendides basiliques et de farouches tours féodales – « il vit un vol de corbeaux occupés à fouiller dans les ordures, et autour, et en l'air, une multitude de vautours, de pies et d'autres oiseaux de toutes races ». Il leur demanda donc au nom du Christ crucifié de venir à lui, à l'inverse de ce qu'avaient fait les misérables romains, et d'écouter tranquillement et religieusement la parole divine, au

nom de Celui qui les avait créés et sauvés dans l'arche de Noé. Et ils vinrent à lui de toutes parts, se disposèrent en cercle et restèrent plus d'une demi-journée à l'écouter en silence, les yeux fixés sur lui et attentifs. La renommée d'un fait aussi merveilleux – qui se répéta trois jours – se répandit partout. Et à la fin, les Romains bougèrent à leur tour, le clergé en tête, et vinrent en présence de l'homme de Dieu pour écouter sa parole.<sup>44</sup>

Entendons-nous bien : ce n'est pas que l'épisode en soi, tel que le raconte le chroniqueur Roger, soit plus facilement crédible que celui des *Fioretti*. Le problème n'est pas, de fait, dans sa vraisemblance, argument par rapport auquel la plus grande précision de Roger (le milieu romain) est une donnée plus concrète en apparence seulement que les indications plus vagues fournies par les *Fioretti*. La question est celle de la signification, et les « oiseaux mauvais » auxquels François s'adresse, les pauvres corbeaux qui grattent dans les ordures, les rapaces qui sillonnent le ciel de la Ville éternelle, semblent symboliser les marginaux, les malheureux, et peut-être aussi les criminels auxquels va le discours de pénitence que le brave peuple chrétien semble mépriser. En somme, ces oiseaux ressemblent beaucoup aux volatiles de l'Apocalypse :

« Je vis un ange, debout sur le soleil, crier à voix forte et dire à tous les oiseaux, qui volaient dans le ciel : « Venez, rassemblez-vous au grand festin de Dieu. Mangez la chair des rois, la chair des tribuns et des superbes, la chair des chevaux et des cavaliers<sup>45</sup>. »

Un geste dur, chargé d'une signification polémique et terrifiante. Le trouvère, le héraut du Grand Roi, savait bien comment ferrer son auditoire. Certes, les représentants des

groupes non conformistes et hérétiques, prêchaient souvent aux rejetés, et ils leur prêchaient l'élection des pauvres et que le royaume des cieux ne reviendrait pas aux riches, aux puissants, aux prélats mondains qui avaient dégénéré. Mais François ne se contentait pas d'un message apparemment aussi radical, mais dans la pratique assez banalement contestataire. Il allait au-delà, enseignant à louer Dieu à ceux-là même qui, peut-être, pensaient avoir bien moins de motifs de le faire que les autres. Et il leur enseignait à considérer leur condition comme celle d'élus, de privilégiés devant le Seigneur.

Mais laissons là les rêves du pape et les légendes sur François prédicateur des volatiles, et posons-nous à l'inverse deux problèmes très concrets. Tout d'abord : au-delà du fait de savoir de quelle façon il fut reçu par le pape – et nous avons vu que les avis sur ce sujet diffèrent mais semblent dessiner quelques difficultés, tandis que d'un autre côté nous sommes certains que le pontife accepta finalement la proposition de l'homme d'Assise, même s'il le fit de la façon la plus détachée et la plus restrictive possible – il nous importe de comprendre ce que le premier demanda au second. Et puis, dans quel contexte historique survint sa demande ? Pourquoi, et jusqu'à quel point, Innocent III sembla au premier abord s'en méfier autant, et comment finit-il par décider de l'accueillir ?

François savait bien qu'il n'aurait jamais été possible d'obtenir du pontife une quelconque approbation de la norme de vie qu'il entendait suivre sans qu'elle fût en quelque manière fixée par écrit. Dans le *Testament*, il résume ainsi les circonstances :

« ...mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon le saint Évangile. Alors je fis rédiger un texte en peu de mots bien simples, et le seigneur pape me l'approuva<sup>46</sup>. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que la légitimation pontificale – auraient conduit dès lors à assumer dans sa ville un rôle de prestige spirituel et moral. Mais tout ceci ne semble pas appuyé par des preuves, ni tellement vraisemblable au niveau inductif. Le mot *minor* qualifiait donc tout au plus, dans les choix de François, une condition précise d'humilité absolue, à exercer toujours et dans tous les cas, envers tout et tous. On admettra tout au plus que l'usage également socio - politique de ce terme, qui en avait beaucoup favorisé la diffusion, aura pu en influencer l'utilisation à l'intérieur de la *fraternitas*, toujours et partout inclinée à se servir de paroles et de concepts communs, tirés de l'expérience quotidienne, connus et accessibles à tous.

La ressemblance entre le franciscanisme primitif et d'autres confréries pauvres et pénitentielles, à l'origine totalement ou partiellement laïques, est, en tout cas, une donnée irréfutable. Comme est irréfutable le fait que, parmi ces groupements, les mécanismes qui présidaient aux choix orthodoxes de certains, et hérétiques d'autres, étaient subtils et se basaient certaines fois sur des raisons imperceptibles, et d'autres fois sur des événements carrément hasardeux. En effet, la discrimination entre orthodoxie et hétérodoxie ne se situait dans les faits, ni sur le plan de la rigueur avec laquelle on regardait le modèle évangélique, ni sur celui de la dureté qu'on imprimait à sa forme de vie. Le problème était évidemment disciplinaire. Il consistait entièrement dans l'acceptation de l'autorité hiérarchique de l'Église et, par conséquent, dans le choix entre une prédication principalement accusatrice, dans son genre institutionnellement alternatif (dans la mesure où on attendait d'une réforme des institutions et des pratiques morales, l'amélioration de l'Église et son retour à la pureté originelle), et une prédication fondée entièrement sur la *metanoia* et donc sur le perfectionnement intérieur et personnel, à poursuivre avec une dureté implacable

envers soi-même, mais à présenter aux autres seulement à travers la proposition d'un exemple à suivre librement. Là se trouve la clé du fait – d'une simplicité bouleversante – que François n'a jamais rien critiqué ni personne, qu'il n'a jamais rien attaqué ni personne, pas même la corruption de l'Église dont, sans aucun doute, il se rendait compte et qui ne pouvait pas lui plaire. Il n'a pas critiqué les hérétiques avec lesquels il s'accordait d'autant moins que les voies empruntées concrètement par son genre de vie et le leur pouvaient sembler identiques. François a été très durement, inflexiblement, féroce­ment déterminé. Mais seulement envers lui-même et avec ceux qui avaient librement choisi de le suivre. À l'intérieur de la *fraternitas* aussi, puis de l'ordre, il ne se fatiguera jamais de recommander la miséricorde et le pardon pour les frères. C'est seulement de soi que chacun devrait exiger toujours et en toutes circonstances le maximum. Il écrira en effet des années plus tard, à un « ministre provincial » (c'est-à-dire au frère préposé à l'une des circonscriptions divisant l'ordre) :

« Je vais t'expliquer comme je le puis quelle doit être ton attitude intérieure. Tu as des soucis qui voudraient étouffer en toi l'amour du Seigneur Dieu ? Les frères et toutes sortes de gens qui t'importunent, t'empêchent d'aimer Dieu ? Eh bien, je te le dis, même si, outre ces ennuis, tu recevais encore des coups, tu devrais tenir tout cela pour une grâce.

Tu dois accepter volontairement ta situation telle qu'elle est, et ne pas la désirer différente. C'est cela que le Seigneur et moi t'avons donné comme charge, comme « obédience »; remplis-la : telle est j'en suis certain, l'obéissance véritable.

Aime ceux qui te causent ces ennuis, et dans la mesure où le Seigneur t'en fera la grâce, n'exige d'eux, n'attends rien

d'autre en retour de ton affection ; aime-les sans vouloir d'eux autre chose que ceci : qu'ils deviennent meilleurs chrétiens. Cela sera pour toi plus méritoire que la vie en ermitage.

Voici à quoi je reconnaîtrai que tu aimes le Seigneur, et que tu m'aimes, moi, son serviteur et le tien : si n'importe quel frère au monde, après avoir péché autant qu'il est possible de pécher, peut rencontrer ton regard, demander pardon, et te quitter pardonné. S'il ne demande pas pardon, demande-lui, toi, s'il veut être pardonné<sup>48</sup>. »

On n'insistera jamais assez sur le caractère de fer, militaire dirait-on, de cet abandon. Le frère mineur est appelé à plier son caractère sans la moindre pitié, quel que soit l'effort et la douleur que cela lui coûte. À une époque d'orgueil démesuré, où la superbe réglait tous les rapports humains – que l'on pense à la coutume de la vendetta – mais où dominaient aussi beaucoup d'expériences spirituelles et monastiques (Pierre le Vénérable avait reproché à Bernard de Clairvaux et aux aristocratiques ascètes cisterciens : « Vous assaisonnez vos légumes avec un peu d'huile et tant de superbe »), on comprend bien pourquoi l'humilité, la capacité de supporter, la disponibilité à pardonner – accompagnées, à l'opposé, d'une interdiction absolue de transiger sur ses propres faiblesses de quelque façon qu'on les justifie – étaient « plus méritoires que la vie en ermitage. »

François – nous le disions – n'a jamais prêché même contre les hérétiques. Il n'a laissé que l'exemple de sa propre vie, plus sainte que la leur, et de son obéissance à l'Église, pour qu'elles s'opposent à leur orgueil intellectuel et prêchent à sa place. De la même façon, il a toujours souligné – vis-à-vis du clergé – que l'essentiel était qu'il se composait de personnes aux mains

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la région. Mais elle, s'accrochant de toute sa force à la nappe de l'autel, découvre son crâne rasé, affirmant qu'elle ne se laissera en aucune manière arracher au service du Christ<sup>53</sup>.

»

Même si le tableau est coloré dramatiquement, notre source est en réalité beaucoup plus vague et réticente qu'il y paraît. On ne dit pas clairement si la tentative des parents d'arracher Claire à son dessein fut vraiment mis en acte avec violence, ou si à l'inverse, il s'agit d'une série d'épisodes, de rencontres et de tractations marqués de quelques crises de colère et de quelques scènes dramatiques. La famille de Claire devait être puissante, et les usages de l'époque ne faisaient pas dans la subtilité lorsqu'il s'agissait de défendre les droits et la volonté de la famille. D'autre part, un monastère de moniales bénédictines ne se violait ni facilement ni impunément, et les gens de Favarone savaient trop bien que derrière Claire et François – dont du reste le prestige en ville était désormais consolidé – il y avait l'évêque Guido, qui n'avait pas l'habitude de consentir aux prévarications quand il s'agissait des institutions ecclésiastiques. Le geste impulsif de Claire, de s'agripper à l'autel et de montrer sa tête rasée, signe extérieur de sa condition de pénitente sur laquelle l'Église étendait son manteau de protection, avait aussi une valeur précise d'avertissement.

La tension devait de toute façon être forte, ce qui suggéra à François de faire transférer Claire dans un lieu considéré peut-être comme plus sûr : un autre monastère bénédictin, celui de Sant'Angelo-de-Panso, près du lieu où se trouve aujourd'hui le fameux Ermitage des Carceri. Sant'Angelo était sous la juridiction de l'abbé de Saint-Pierre-du-Subasio, celui-là même qui avait concédé à François la Portioncule. La protection, non seulement de l'énergique évêque, mais aussi du vénérable abbé,

suffirait peut-être à tenir en respect les proches de Claire.

La question pourtant est que la fuite de l'adolescente avait allumé dans la maison de Favarone un feu qui couvait peut-être depuis un certain temps sous la cendre. Et ce furent précisément les femmes de la maison, grâce probablement à la direction et à l'exemple d'Ortolana, aussi dévote que courageuse, qui montrèrent sans timidité leur enthousiasme pour la proposition de François. La sœur de Claire, Agnès, n'hésita pas à fuir à son tour et à se mettre à l'abri à Sant'Angelo. Les plus durs de ses proches, les plus malveillants peut-être, se mirent à la poursuivre pour la reconduire bon gré mal gré à la maison. Favarone se tenait à part. Était-il à son tour troublé par le choix de ses filles, ou suivait-il en cela son caractère timide et mal assuré ? De toute façon, les sources nous montrent ici un nouveau personnage, le type même du chevalier violent qui ne s'arrête même pas devant les portes sacrées d'un monastère : Monaldo, oncle paternel de Claire et d'Agnès. Frère de Favarone, peut-être était-il plus âgé que lui. Peut-être était-il le chef du clan des fils d'Offreduccio, et avait-il aussi quelque chose à démontrer à l'évêque Guido et à l'abbé de Saint-Pierre, à savoir que personne, pas même notre Sainte Mère l'Église, pouvait impunément se mêler des affaires de famille ?

Mais même la furie de Monaldo n'y put rien. La *Leggenda* nous parle de prodiges. Agnès emportée tombe dans une sorte d'état cataleptique et devient plus pesante que du plomb. Monaldo va la frapper d'un poing que la rage avait rendu plus lourd qu'un marteau, mais une douleur atroce lui arrête le bras. À peu de temps de là, la mère, Ortolana, et la plus jeune des sœurs, Béatrice, prendront le voile.

Il fallut donc, une fois calmées les humeurs citadines, donner un visage à la composante féminine de la *fraternitas*. François décida d'installer Claire et ses compagnes – qui, entre temps,

étaient devenues à leur tour un petit nombre – près de la petite église de Saint-Damien, celle-là même qu’il avait réparé de ses mains. Naquirent ainsi les *pauperes dominæ* de Sancto Damiano, les « pauvres dames ». Il fallait pourtant concevoir un type de vie adapté, parce que ni l’errance qui exposait les errants à la merci de n’importe qui, ni la mendicité, ni la prédication, ne pouvaient s’adapter à elles. La « Règle de Sainte Claire » ne sera approuvée par le pape Innocent IV qu’en 1253, peu de mois avant la mort de la sainte. Depuis un moment déjà, la famille franciscaine était devenue une vraie *religio*, un ordre au sens propre, et par conséquent celle des « clarisses », des « sœurs » de Claire, devait aussi avoir, comme telle, sa Règle. Claire tint pourtant à écrire de sa main que cette Règle dérivait directement de la *forma vitae* simple, primitive que François avait communiqué à elle et à ses compagnes dans les premiers temps de l’existence de la fraternité à peine installée à Saint-Damien. Une vie de pénitence, de prière, de travail, de méditation de l’Évangile.

Reviennent ici aussi les « duretés » de François. Dans beaucoup d’épisodes de sa vie, on a l’impression qu’il réduisait au minimum, si ce n’est qu’il fuyait carrément, les occasions de contact avec Claire et les *dominae* de Saint-Damien. Il leur concédait très rarement la consolation de sa compagnie. Et ceci, sans aucun doute, pour rappeler avant tout qu’elles avaient choisi non pas son modèle humain mais bien plus – à travers lui – le modèle évangélique. Il n’est pas impossible qu’à travers ce comportement, il y ait eu une composante prudentielle vis-à-vis de lui-même.

Les témoignages des sources nous offrent l’image d’un François dont la nature semble inclinée vers la sensualité. Nous connaissons un épisode célèbre de sa vie qui, s’il s’est véritablement produit, doit s’inscrire dans les années

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

différente de la vie du Pauvre d'Assise, quelques années plus tard, alors que la *fraternitas* est devenue *religio*, et souffre déjà des premières dissensions et des premiers malentendus entre ceux qui auraient voulu adapter le choix de vie original aux temps et aux exigences qui avaient changé, les uns comme les autres, et ceux qui entendaient à l'inverse tenir rigoureusement ferme sur les points relatifs surtout à l'*agere penitentiam* et à la vie dans la pauvreté. En ce sens, François – qui n'aimait pas parler et encore moins théoriser – exprimait souvent sa pensée par des gestes.

Une fois, au couvent de Greccio, les frères célébraient avec une « richesse » particulière – c'est-à-dire avec une table très simplement garnie – une fête, qui devait être Noël ou Pâques. François arrive à l'improviste parmi eux, déguisé en mendiant et donc méconnaissable. Un stratagème pensé tout exprès, ou une trouvaille pensée sur le moment, lorsqu'il vit le « faste » de quelque gobelet en verre ou d'une pauvre nappe ? De toute façon, ayant demandé et reçu de la nourriture, il va s'asseoir avec son écuelle sur le sol, dans la cendre près du foyer. Là, il proclame – et les siens naturellement le reconnaissent – qu'il est assis exactement comme doit être assis un frère mineur. Le jongleur courtois, qui s'est préoccupé de ne pas ruiner la fête de San Leo et l'appétit du chevalier Roland, ne concède même pas de s'asseoir à table les jours de fête à celui qui a accepté librement de suivre son « dur propos ».

Une autre fois (et là François veut frapper non la dérogation même modeste à la pauvreté absolue, mais l'amour de la science) il s'agit d'un novice qui a déjà obtenu la permission d'avoir avec lui un psautier – c'est-à-dire le recueil des psaumes bibliques. Le plus simple et le plus familier des livres, celui sur lequel on apprenait justement à lire et à écrire – et qui désire recevoir pour cela son consentement, étant donné que se sont d'autres

supérieurs, et non pas lui directement, qui ont accordé ce livre. François ne veut naturellement pas désavouer les actes de ces frères. Il désapprouve cependant la possession de n'importe quel livre. Pour le démontrer, il met en scène un autre de ses mimes. Il personnifie le novice qui, une fois obtenu le psautier, veut un bréviaire, et, l'ayant eu, s'assoit solennellement sur la chaire et ordonne à un de ses frères plus humble de le lui porter. Il prend ensuite de la cendre, – on notera le recours constant aux cendres dans ces actions « scéniques » –, s'en asperge la tête et, parlant à la première personne au nom de celle-ci, il répète : « Je suis le bréviaire, je suis le bréviaire ». Moi seule, dit la cendre au frère mineur, je suis ton bréviaire, moi, symbole de pénitence, d'humilité, de tout ce qui demeure du corps après la mort, je suis tout ce que le frère mineur doit savoir au monde.

L'errance est une condition fondamentale du « se faire petit », de cet « être méprisé totalement » qui représente le noyau de la vocation de François. Son aventure – même Lancelot avait accepté de *parer dispetto* par amour pour Guenièvre – se déroule tout entière sur la route, avec ses humiliations, ses fatigues, sa poussière, ses dangers. Même là, on peut mesurer précisément la distance entre François et les ordres monastiques traditionnels, lesquels – au moins dans le modèle bénédictin, qui prévalait désormais dans le monde occidental – se fondaient sur la *stabilitas loci*, l'enracinement définitif du moine dans un monastère. Par rapport à cette discipline, dure mais sûre et digne, François choisit l'instabilité, le risque, le mépris qui avait déjà été celui de Celui qui – alors même que les renards ont leur tanière – avait déclaré de ne pas même posséder une pierre pour poser la tête.

Si la *stabilitas loci* était propre aux moines et appréciée en général par le clergé – de fait, les *cleri vagantes* ne jouissaient pas d'une bonne presse –, voyager était alors, à l'inverse, un peu

propre à tous les laïcs. Même les souverains voyageaient en permanence, se déplaçant avec leur cour et leur chancellerie. Les chevaliers et les marchands voyageaient. Les participants à ces expériences extravagantes – un peu campagnes militaires, un peu pèlerinages, un peu investissement mercantile, un peu aventure chevaleresque, un peu rapine... – qu'on appelle croisades voyageaient par terre et par mer. Les pèlerins, surtout, voyageaient. Et comme il y avait tellement de sanctuaires, grands et petits, il n'y avait pas de voyage qui ne pouvait être maquillé, en quelque mesure, en pèlerinage dévot.

La dimension du pèlerinage était chère à François. De bonne heure, peut-être déjà dans l'été 1211, il s'était embarqué pour rejoindre la Terre Sainte. C'était le songe chevaleresque de sa jeunesse, c'était la terre de ce Jésus qu'il aimait par-dessus toute chose. Mais il n'y avait pas réussi. Les tempêtes l'avaient poussé sur les côtes de Dalmatie, d'où il avait heureusement réussi à regagner le port d'Ancône, qu'il venait probablement de quitter. C'est à 1212 que remonte un autre séjour à Rome, vraisemblablement pour informer le pape du développement de sa *fraternitas*. Ce fut à cette occasion qu'il connut Jacqueline de Settesoli, mais il ne laissa pas passer l'occasion de visiter de nouveau, comme pèlerin, les tombes des Apôtres.

De petits voyages alternent avec des voyages plus importants. Nous l'avons vu ainsi passer en 1213 de la Marche à la Romagne. Mais à la période 1213-1214 – ou à la suivante 1214-1215 – se situe une nouvelle initiative de « grand » pèlerinage, une graine destinée à devenir un grand arbre : la mission chez les infidèles. Qui sait si, à la base de son nouveau voyage, il n'y a pas eu une suggestion d'Innocent III, ou les rumeurs de guerre et les clameurs de victoire croisée qui s'élevaient alors de la terre d'Espagne ?

Le 16 juillet 1212, à Las Navas de Tolosa, entre Andalousie et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

orientales et, en outre, impulsif et donc mauvais diplomate. Il inaugura sa mission en contestant au roi de Jérusalem le commandement militaire de la campagne. Un contingent de croisés français et anglais, transportés sur des navires de Gênes, vint renforcer en octobre les lignes chrétiennes, mais l'assaut sur Damiette fut dans l'ensemble très mal conduit. Il le fut également parce que les chefs croisés ne surent pas tenir compte des conditions hydrographiques du delta et du régime des eaux du Nil, ce qui fit que le campement croisé fut bien entendu envahi à l'improviste par les eaux. Par chance pour les chrétiens d'Occident, al-Kamil (mieux connu sous le titre de al-Malik-al-Kamil, « le roi parfait ») avait d'autres chats à fouetter ; difficultés internes au royaume et intrigues de palais l'empêchèrent de tirer avantage du comportement maladroit de ses adversaires.

La situation était arrivée à un point d'équilibre. D'une part, les croisés languissaient, décimés par les intempéries et les épidémies, pendant que le cardinal Pélage et le roi Jean se disputaient sur leurs compétences respectives, et que Léopold d'Autriche s'embarquait en mai, fatigué de ce siège épuisant et inutile, suivi par de nombreux croisés lassés à leur tour. D'autre part, al-Kamil ne réussissait pas à contrôler la situation, les aides que son frère al-Muazzam lui fournissait n'étaient pas suffisantes et celles promises par le calife de Bagdad n'arrivaient jamais. Telle fut la scène que put voir François dès qu'il eut posé ses pieds nus sur le sable du delta.

L'ordre, entre temps, avait grandi, et l'engagement évangélique semblait avoir désormais conquis le monde. Au Chapitre de la Pentecôte 1219, on avait décidé de nouvelles expéditions de frères vers la France, l'Allemagne, la Hongrie, l'Espagne, le Maroc. Ce ne furent pas des missions heureuses. En France, les frères furent pris pour des Cathares, et il fallut

même la médiation de la Curie romaine pour régler le problème. En Allemagne, arrivant à soixante environ sans connaître la langue du lieu, ils furent pris pour des hérétiques et jetés en prison. Au Maroc, en janvier 1200, cinq frères furent carrément martyrisés. Ces initiatives prises dans le tumulte, sur la vague d'un enthousiasme que François avait provoqué sans pour autant en avoir ni l'intention ni le désir, étaient le symptôme d'une situation proche du chaos et – pire encore – fondée sur un malentendu. Les néophytes de l'ordre voyaient dans la proposition de François un moyen pour améliorer, et même pour sanctifier *tout court* <sup>67</sup> la société chrétienne. Mais cette proposition apocalyptique d'un monde de saints, n'intéressait pas François. Il voulait garder fermement son choix de vie, la *sequela Christi*, l'imitation du modèle évangélique à travers la pénitence et la pauvreté.

Le jour de la Saint Jean Baptiste 1219, il s'embarqua à Ancône accompagné de Pierre Cattani. Tous les deux se dirigeaient vers Acre, où les attendait Élie, envoyé en Syrie depuis le Chapitre de 1217. Il avait disposé les choses pour que ses deux vicaires gouvernent l'ordre jusqu'à son retour : Matteo da Narni résiderait à la Portioncule pendant que Gregorio da Napoli se déplacerait continuellement d'une communauté à l'autre, en les visitant et en maintenant bien fermement les contacts.

Dans la vie de François, l'épisode croisé constitue le scandale des scandales, le paradoxe des paradoxes. On aurait presque la tentation de le définir comme une parenthèse et de le liquider simplement en faisant observer combien – dans l'océan des informations tardives, mal assurées, indirectes, légendaires auxquelles on fait habituellement référence – il y en a peu de certaines et d'historiquement attestées. Mais cela équivaldrait à

tricher, étant donné qu'une telle réserve devrait être faite alors sur presque tous les épisodes de la vie de François (et pas seulement de la sienne), et d'autre part, les légendes, les inventions, les récits fantaisistes, et jusqu'aux calomnies, sont bien loin de naître par hasard et sans raisons. Et puis, c'est de cette visite de François en Orient – plus que de la présence du petit groupe de frères mineurs dirigés par Élie, installé en Syrie depuis deux ans – que date le point de départ de cet élan missionnaire franciscain qui a changé radicalement les perspectives de l'approche chrétienne des Infidèles, mais également le commencement d'un rapport très spécial, profond, intense, entre l'ordre franciscain et la Terre Sainte. Un rapport qui dure encore aujourd'hui, et qui a à son actif d'immenses mérites tant humains que culturels.

En somme, le François « croisé » n'est pas une question qu'on peut éviter. Et encore moins une question contestable. Et c'est pourtant ce que beaucoup crurent opportun de faire – même, hélas ! des savants sérieux – brûlant leur grain d'encens sur l'autel d'une certaine rhétorique conformiste, ont proclamés que François « ne pouvait pas ne pas être contre les croisades ». À l'appui d'une telle affirmation – le moins qu'on puisse dire est qu'il s'agit d'une question très mal posée – on a aligné des arguments qui frisent parfois le ridicule. On a observé, par exemple, qu'il ne portait pas d'armes, en feignant d'ignorer que sa condition de clerc l'empêchait de toute façon d'en porter. On a souligné qu'il n'avait jamais prêché la violence, observation qui, en originalité et en profondeur, équivaut à l'invention de l'eau chaude. On a même forcé les sources pour lire – dans un épisode où François déconseille aux croisés de livrer bataille ayant eu du Seigneur la vision de la défaite, et qui rentre dans une tradition hagiographique assez habituelle – une espèce d'astuce à laquelle le saint aurait recouru afin d'empêcher ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

espèce de volonté de conversion de la part du sultan, que son âme n'osa pas toutefois manifester par peur des siens. Il offrit alors à François une quantité de biens à distribuer aux pauvres et aux églises. Mais celui-ci ne voulut pas accepter parce que le grand seigneur musulman n'avait pas montré de signes d'une authentique piété.

En comparant toutes ces versions de ce qui était arrivé avec ce que nous savons des habitudes de l'époque, du comportement doux et libéral d'al-Kamil et du moment de détente modérée pendant lequel serait advenu l'épisode, on est amené à juger comme vraisemblable que François ait été accueilli par les musulmans et peut-être même sans trop de bourrades. Il était inoffensif et suffisamment déchiré et sale pour ressembler à un fou, et l'Islam partageait avec la chrétienté traditionnelle le respect pour les fous. Mais ce François avait aussi l'aspect d'un ascète, d'un sage. Un *sufi*, si l'on veut, et *sufi* (encapuchonné, c'est-à-dire d'un habit grossier muni d'un *suf*, un capuchon) il l'était pour de bon, au sens littéral du terme. En somme, on peut retenir comme une chose sensée, étant donné que tant de sources l'attestent, que le sultan lui ait vraiment accordé une audience et que – une fois accueilli sous sa tente – il se soit comporté comme l'Islam veut que l'on se comporte avec les hôtes. Il l'aura protégé, écouté avec bienveillance, nourrit, et lui aura offert des présents.

Il n'y a que l'histoire de l'ordalie de feu qui semble excessive. Parce qu'elle fait référence à des épisodes liés particulièrement à la première croisade et qui ont un goût de religion populaire. Qu'il fut trop loin de la mentalité de François de proposer certaines choses (et on pense à certains épisodes de sa vie dans lesquels il démontre une grande familiarité avec frère Feu), nous n'oserions l'affirmer. Mais un élément de doute s'installe ici dans notre raisonnement. Au fond, le prophète Mahomet avait

proposé à la communauté chrétienne de Najran, la *Mubâhala* (qui est précisément le jugement de Dieu à travers l'ordalie de feu) pour prouver devant la communauté juive en quoi consistaient la nature et la mission du Christ. Dans cette occasion, les chrétiens avaient renoncé à l'ordalie. François ne pouvait rien savoir à ce sujet, mais les *ulemas* convoqués par le sultan (s'il les convoqua) le savaient sans nul doute, et le sultan lui-même le savait. Et l'on en vient à se demander si Bonaventure n'aurait pas, par hasard, fait référence, même en interprétant de travers la vérité, à quelque chose de ce genre. Un *ulema* demande l'ordalie, François accepte, le sultan tranche la question en déclarant que la preuve ne lui semble pas opportune. Ou alors François savait-il sur l'Islam, l'ayant peut-être appris en voyage, plus de choses que nous ne le supposons ?

La question, entendons-nous bien, serait moins importante si nous pouvions être sûrs qu'elle n'avait laissé aucune trace dans la mémoire musulmane. Le fait est que les choses vont autrement. Le nom de l'un des « docteurs » qui auraient pu être convoqués dans la tente du sultan pour répondre à François (bien évidemment au moyen d'un interprète, ce qui n'a jamais été un problème en Orient) nous est connu. Il s'agit du mystique Fakhr ed-Din Muhammad ibn Ibrahim Fârîsi, directeur spirituel du sultan, qui s'éteindra peu de temps après, en l'an 622 de l'Hégire (c'est-à-dire en 1224), et dont le monument funéraire, dans le cimetière de Qarâfa au Caire, rapporte la rencontre « avec le fameux moine ». Un épisode digne de laisser une telle trace doit bien avoir eu plus de relief que les sources occidentales ne le laissent paraître. Certes, les ajouts légendaires postérieurs sont évidents. En tout premier lieu, une volonté, par ailleurs déçue, de conversion du sultan. François, du reste, voulait seulement témoigner. Il n'avait l'intention de convertir personne.

Dans la chapelle des reliques du *Sacro Convento*, à Assise, on trouve un petit cor de chasse en ivoire et argent. Nous sommes certains qu'il est là au moins depuis 1350, parce qu'un inventaire des reliques le décrit à cette date. Sur la monture, une inscription dit que François utilisait ce cor pour rassembler les gens, quand il devait prêcher. Un autre trait de « jongleur », de ceux que la prédication populaire avait rendu habituel. Un inventaire suivant de 1473 soutient que ce cor aurait été un don du sultan à François. Nous avons tendance à ne pas le croire : pourquoi, en effet, ne pas l'avoir dit avant, lors du précédent inventaire ? Nous sommes évidemment en présence de l'amplification légendaire habituelle. Du reste, nos musées sont pleins de « cors sarrasins », dont la majeure partie provient de l'Italie méridionale. Mais il est beau d'imaginer que François, ne voulant pas accepter du sultan des présents plus précieux et ne voulant pas d'autre part lui déplaire, ait choisi parmi eux une chose qui l'aura instinctivement attiré. Vieux jongleur, combien de fois quand, adolescent, tu rêvais de devenir chevalier, as-tu sonné du cor de chasse, le long des pentes du Mont Subasio ? Et en sonnant, t'es-tu rappelé de Roland le Paladin, et de Roncevaux aux pics élevés et aux profondes forêts ombragées ? Qui sait ?

Avant d'arriver à Damiette, à Acre déjà, et plus encore au camp croisé, François – qui ne devait pas savoir grand-chose sur l'Islam – se sera informé. En plus de lui expliquer qu'un musulman considère comme offensant que l'on refuse ses cadeaux, on lui aura dit quelque chose sur la foi du Prophète, et non les bêtises que l'on trouvait dans les chansons<sup>73</sup>, ou que les prédicateurs serinaient aux gens. Peut-être lui aura-t-on parlé du Dieu créateur, unique Seigneur, pur esprit, omniscient et omnipotent, infiniment juste et infiniment bon, le Dieu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas esprit et pureté.

Mais pendant ce temps, tandis que, déçus par l'avidité et la mondanité de l'Église, beaucoup se réfugiaient dans l'ombre obscure de l'anti-Église dirigée par les « Parfaits », les saints cathares, piétons tout de noir vêtus, le monde bouillonnait, affairé et joyeux. Peut-être bien infecté par le péché, mais aussi brûlant de vie. Le monde, c'était la vie des cités qui élargissaient le cercle de leurs murailles et édifiaient à l'intérieur cathédrales et palais ; des universités dans lesquelles on discutait âprement de théologie, de droit, de médecine ; des chantiers odorants de poix brûlante, des marchés imprégnés de l'arôme des épices orientales, des ports méditerranéens visités par des navires chargés de marchandises et de pèlerins... des coffres pleins d'argent et des banques où d'ici peu – à Palerme, Paris, Gênes, Florence – on allait commencer à frapper de nouveau des monnaies d'or comme aux temps de Rome, et comme ne le faisaient plus depuis des siècles que les Byzantins et les Sarrasins ; des cours royales et féodales où l'on chantait la guerre et l'amour, en un mot la vie. Certes, cette civilisation splendide avait aussi ses plaies douloureuses, ses tristes ombres. Les chairs gelées de froid des pauvres qui n'avaient pas de quoi se couvrir, à côté des capes doublées de fourrure des grands de la terre. Ceux qui, inaudibles demandaient pitié au nom du Christ et ceux qui, en son nom même, vivaient dans le luxe et la vanité. La traînée putride et malodorante laissée par les lépreux à côté du parfum de rose et de santal de ceux à qui la vie avait souri. Quiconque contemplait ces contradictions avec un œil chrétien et en souffrait, mais était en même temps fidèle à l'Église et à la tradition, se rendait compte que sa profession de foi chrétienne lui imposait, non de renverser les autels et de refonder le monde, mais bien plutôt de se pencher sur les souffrances des frères comme avait fait le pauvre Samaritain sur

la route de Jérusalem. Quiconque contemplait et comprenait tout cela avait besoin de François et, à peine celui-ci était-il apparu à l'horizon de sa vie, se précipitait à sa rencontre avec une joie totale.

Tous, pourtant, ne pouvaient comprendre entièrement son message. Il y avait ceux qui attendaient de lui le refus absolu de toutes les habitudes précédentes, le renversement des hiérarchies et des institutions, l'avènement de ce ciel nouveau et de cette terre nouvelle que les mouvements religieux et les sectes hérétiques prêchaient depuis si longtemps à chaque nouvelle génération sans que rien de ce qui était annoncé n'arrive. Il y avait ceux qui auraient voulu voir en lui le fondateur d'une société de parfaits plus irrépréhensible que toutes celles – qui s'étaient révélées très imparfaites – proposées jusqu'alors par les divers réformateurs de l'Église et créateurs d'ordre. Pour tous ceux-là, qui étaient venus trop vite et avec trop d'enthousiasme revêtir le froc couleur de terre, François était la lampe trop vite cachée sous le boisseau, la pierre précieuse trop rapidement cachée. Son commencement avait été splendide, certes, et il restait le seul, le parfait, le toujours inimitable et inatteignable. Mais il avait désormais fait son temps, et pour son bien et celui de l'ordre, il devait être mis de côté. Il était au fond opportun qu'il se soit mis à part spontanément. Désormais, le camp des frères mineurs bouillonnait de réclamations. Il y avait ceux qui voulaient le transformer en ordre « monastisé » le plus parfait de l'Église (alors que François avait voulu qu'il soit simplement autre chose). Il y avait ceux qui se sentaient en état de changer la Chrétienté jusqu'aux racines, et de la porter tout entière au niveau de François, et qui se demandaient comment la pauvreté, la mendicité, le travail manuel pouvaient servir à un but si élevé. Il y avait ceux qui, au contraire, ne voyaient rien en dehors de ces choses, et remplaçaient la fin par les instruments. Il y avait

ceux qui avaient une opinion si élevée du message de François qu'ils pensaient nécessaire de le revêtir aussi de belles formes stylistiques et de beaux concepts théologiques, et tenaient pour une gêne nuisible la méfiance vis-à-vis de la science.

Le Chapitre de la Pentecôte 1221 est un autre moment important de la vie du nouvel ordre. Nous ne discuterons pas pour savoir si l'on doit ou non l'identifier avec celui dit « des nattes » parce que – selon le témoignage de Jourdain – les trois mille participants durent dormir *sub umbraculis*, sous des abris improvisés faits de branches. Cela aurait été, du reste, une circonstance faste : elle aurait rappelé la fête biblique des Tabernacles et les joyeuses fêtes laïques de printemps. Mais un peu toutes les grandes réunions de la période printanière et estivale se déroulaient dans ce genre de conditions et pas seulement les réunions franciscaines. Il semble que le cardinal Hugolin, appelé en Lombardie par des tâches urgentes, n'était pas présent. Mais il y avait à la place son homme de confiance et celui de François, Élie, qui avait succédé à Pierre Cattani mort quelques semaines auparavant, en mars. Était aussi présent le cardinal Ranieri Capocci, pour garantir selon toute probabilité que le Chapitre suivrait les normes établies pour tous les chapitres de n'importe quel ordre par le Concile du Latran en 1215. La « monastisation » de l'ordre suivait son chemin, encore silencieux mais progressif.

Tous étaient heureux de la présence du Père qui, durant la célébration de la messe, lut l'Évangile et donna l'homélie sur le *thema* suggéré par le psaume 143 : « *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad praelium*<sup>74</sup>. » C'était le psaume de David contre Goliath. Une exhortation à la *pugna spiritualis*, mais aussi une incitation à la vie pratique, à l'engagement généreux et indifférent vis-à-vis d'une supposée inadaptation de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce fut probablement la pauvreté de ce lieu, plus qu'une quelconque ressemblance avec Bethléem, qui lui suggéra de faire de Greccio le lieu dans lequel naîtrait cette année-là le Seigneur, et de pouvoir, finalement, voir de ses propres yeux ce qu'il n'avait pas pu voir en Terre Sainte, et ce qu'il n'aurait vu de toute façon qu'avec les paroles de l'Évangile et le regard du désir.

Il envoya chercher Jean, un laïc de Greccio qu'il aimait et avec lequel il avait des rapports fréquents et très familiers. Jean était, également, le *dominus loci* du « château », c'est-à-dire du village fortifié de Greccio.

« Si tu veux bien, célébrons à Greccio la prochaine fête du Seigneur ; pars dès maintenant et occupe-toi des préparatifs que je vais t'indiquer. Je veux évoquer en effet le souvenir de l'Enfant qui naquit à Bethléem et de tous les désagréments qu'il endura dès son enfance ; je veux le voir, de mes yeux de chair, tel qu'il était, couché dans une mangeoire et dormant sur le foin, entre le bœuf et l'ânon<sup>79</sup>. »

La nuit de la Vigile fut pour Greccio une grande fête. Des frères arrivèrent de nombreuses directions. Une grande foule de gens de toutes conditions convergea des villages voisins en portant des cierges et des veilleuses pour illuminer la nuit et rendre hommage au *Bambino*. On prépara les éléments de la scène : la crèche, le bœuf, l'ânon. Et se fut précisément sur la mangeoire que l'on célébra la messe à laquelle François participa revêtu des ornements diaconaux. Nous savons en effet que par obéissance, non seulement il était entré dans le clergé, mais qu'il avait aussi reçu les ordres mineurs. Il se refusa toutefois toujours à accéder au sacerdoce, dont il se dit toujours indigne. Ceux qui pensent qu'une telle justification ne

correspond pas à la vérité, et qu'en fait, François entendait par là contester l'office sacerdotal ou sous-entendre qu'il était compromis par trop de ministres indignes n'ont aucune raison de le faire. Au contraire, nous savons avec certitude – et différents témoignages le confirment – combien il vénérât les prêtres et les vénérât en tant que tels, justement parce que leurs mains administraient les sacrements, en faisant par conséquent explicitement abstraction de leur moralité et de leurs situations personnelles. S'il était resté diacre, il l'avait fait non par mépris du sacerdoce, mais bien plutôt pour le contraire exact : il se sentait indigne de consacrer le pain eucharistique.

Et voilà, François remplit avec joie et solennité l'office de diacre. Il chante d'abord avec une voix « vibrante et douce, claire et sonore » l'Évangile. Il prêche ensuite au peuple réuni, évoquant le Roi qui avait voulu se faire pauvre et sans défense, la misérable crèche, la petite ville de Bethléem, et, très tendre jongleur, il se laissait aller à réciter son amour. Il prononce la parole « Jésus » presque avec gourmandise, comme si elle était vraiment douce au palais, comme si en la prononçant il en goûtait la douceur non métaphorique mais physique. Et lorsqu'il dit « Bethléem », il appuie sur les voyelles et la voix tremble. Il prononce en bêlant le nom de la cité de David, celle où est né l'Agneau de Dieu qui, à l'image du plus doux des animaux, offrit avec miséricorde son corps aux bourreaux.

La tradition a enrichi de détails le récit de cette nuit. Jusqu'au foin de la mangeoire, qui fut conservé pour être donné aux animaux malades, et que certaines femmes utilisèrent même à l'occasion d'accouchements difficiles en le posant sur leur ventre. François aimait beaucoup Noël :

« Si je pouvais parler à l'Empereur, disait-il, je le supplierais de publier un édit ordonnant à tous ceux qui le peuvent de

semer du grain sur les routes, en ce jour de fête, pour le régal des petits oiseaux et surtout de nos sœurs les alouettes<sup>80</sup>. »

Qui sait? L'empereur Frédéric, qui aimait autant que lui les animaux et les oiseaux en particulier, même si c'était d'une façon différente, l'aurait peut-être exaucé. Toutefois, dans l'épisode de Greccio, l'accent est mis sur un aspect particulier de la grande solennité liturgique. Cet Enfant, qui est le grand roi, a choisi la condition la plus misérable pour venir au monde. L'Omnipotent n'a pas seulement accepté de s'incarner, il l'a fait comme le plus pauvre, le plus fragile, le plus vulnérable qu'il peut y avoir parmi les hommes, un enfant qui naît dans une étable parce que tout le monde a refusé l'asile à sa mère enceinte, un petit être qui n'a pas de quoi se couvrir et qui est à la merci de quiconque. Cet enfant couché sur le foin est, peut-être encore plus que le Christ sur la croix répandant en soi toute la tragique puissance de sa gloire, l'image de ce que doit être le frère mineur. Et la pauvreté de Jésus est d'autant plus exemplaire, non pas parce qu'elle est plus absolue, mais surtout parce qu'elle est plus volontaire. Il a su se dépouiller d'une puissance immense par amour des hommes. Et parce qu'être misérable ne suffisait pas, il a choisi de se présenter aussi comme celui qui entre tous est incapable d'autonomie, et même de survie si quelqu'un ne l'aide pas : l'enfant. Mais François sait bien aussi, et il médite sans cesse ce mystère, que celui qui ne redevient pas comme un enfant n'entre pas dans le royaume des cieux, que celui qui n'accepte pas de perdre sa vie ne pourra plus la retrouver.

Cette belle page de sa vie, si dense de significations centrales pour son *propositum*, a fait discuter avant tout du point de vue folklorique et spectaculaire. On a noté comment François adhère ici à une vision spontanée, « populaire », de la naissance de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surtout certains d'entre eux, il existe un rapport millénaire de confiance et de convivance réciproques. Et que les hommes bons et intelligents réussissent à vivre et à communiquer facilement même avec des espèces animales avec lesquelles il est habituellement problématique de le faire, appartient à l'expérience humaine la plus antique. Pourquoi donc s'en étonner ?

Des animaux partout. À l'Alverne, par exemple, il y avait un faucon. L'Alverne est une montagne chère aux créatures ailées. François y monta le jour de l'Ascension de 1224, le 5 août. Il était accompagné de l'habituel Léon, et il désirait y accomplir un carême en l'honneur d'une autre créature ailée, l'archange Michel. Au cours de la fête de l'apparition de celui-ci, le chevalier Roland lui avait en effet donné cette montagne, onze ans auparavant. Arrivé à mi-chemin, un vol d'oiseau l'avait accueilli en chantant et en l'enveloppant du bruissement de ses ailes.

François s'installa au milieu des grands rochers de la montagne. Chaque nuit, un faucon qui avait son nid juste là et avec qui il était lié « par un pacte d'amitié intense<sup>82</sup> », le réveillait lorsqu'approchait le moment où il était d'usage de prier. Parfois, pourtant, les maladies ne laissaient pas François en paix. Dans ce cas, le faucon retardait ses cris pendant un moment, de façon à lui accorder de se reposer un peu plus.

C'est ici que se produit un fait que l'on ne peut que raconter sans commentaires. Il était venu à l'Alverne pour chercher en ce lieu de recueillement « ce qu'il fallait faire pour couronner l'œuvre qu'il avait jadis commencé avec simplicité et générosité<sup>83</sup>. » Dans ce but, il déposa un jour sur un petit autel érigé dans l'ermitage un Évangile, et là, prosterné en prières, il implora de Dieu un signe. Il s'agissait du rite des *sortes*

*Apostolorum*, qu'il avait célébré au début de sa vocation et que nous retrouvons ici. Il l'avait fait d'autres fois, était-ce une sorte d'habitude ? On ne peut pas le croire, il s'agissait en réalité d'un usage très populaire, mais caractérisé par une solennité remarquable. C'était un acte énigmatique, dans laquelle on battait le rappel toutes ses ressources de foi et on osait s'adresser à Dieu pour lui demander un signe immédiat, direct. François ne l'avait peut-être plus fait depuis ce lointain jour d'octobre de 1208 ou de février 1209. Il s'en était servi alors pour commencer sa mission. Maintenant, il désirait savoir comment la conclure convenablement. Aux trois ouvertures rituelles du livre sacré, par trois fois, les yeux malades de François se posèrent sur le récit de la Passion. Il comprit alors que sa volonté d'imiter le Christ serait exaucée. Cela avait été son Gethsémani, et le rocher de l'Alverne serait son Calvaire.

On était probablement le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. François était sur la montagne depuis un mois. À la mi-septembre, le temps commençait à fraîchir, sur les hauteurs du Casentino. Nous ne savons pas de quelle heure du jour ou de la nuit il s'agissait. Nous ne savons même pas s'il dormait ou s'il veillait en prière, du moment que le mot employé par notre source, *visio*, correspond soit à l'état de veille soit à l'état de sommeil :

« Lui apparut un homme ayant l'apparence d'un séraphin, doté de six ailes, se tenant en face de lui dans les airs, attaché à une croix, les bras étendus et les pieds joints. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres restaient déployées pour le vol, les deux autres lui voilaient le corps. Cette apparition plongea le serviteur du Très-Haut dans un profond émerveillement, mais il ne parvenait pas à en comprendre le sens. Il éprouvait une grande joie de sentir le

regard bienveillant posé sur lui par ce séraphin à l'inappréciable beauté, mais en même temps il restait atterré de cette crucifixion et ces cruelles souffrances. Il se leva, triste et joyeux à la fois, si l'on peut dire, la douleur et la joie se succédant en lui. Il s'efforçait de comprendre ce que signifiait cette vision, s'épuisait à en saisir le sens. Son intelligence n'était encore parvenue à rien de clair, mais son cœur était entièrement accaparé par cette vision quand, dans ses mains et dans ses pieds, commencèrent à apparaître, telles qu'il les avait vues peu avant sur l'homme crucifié, les marques de quatre clous<sup>84</sup>. »

Comme l'explique l'auteur anonyme qu'on identifie traditionnellement au Moyen Âge avec Denys l'Aréopagite, et auquel on doit le grand traité *De cœlesti hierarchia*, le texte de base de la tradition angélogique chrétienne, les séraphins sont le premier chœur céleste, le plus proche de Dieu et qui jouit sans intermédiaire de sa proximité. Les séraphins sont, selon l'étymologie hébraïque de leur ordre, « ceux qui brûlent », « ceux qui réchauffent ». À cause de leur ardeur divine, la couleur qui distingue les séraphins est le rouge. Sur leurs six ailes, disposées sur l'iconographie traditionnelle exactement comme le vit François selon Thomas, il existe une grande masse d'écrits exégétiques. Toutefois, le Christ-séraphin qui apparaît à François a une valeur toute particulière. Il est possible qu'on puisse le rapprocher de l'« ange du Seigneur » qui se présente dans certains passages bibliques fondamentaux. À Abraham, pour l'assurer qu'il escortera son serviteur vers son pays d'origine pour chercher une épouse pour son fils Isaac. À Moïse, au milieu du feu qui brûle le buisson de l'Horeb. Et encore à Moïse et au Peuple élu, pour l'escorter vers la Terre Promise. Dans l'« Ange du Seigneur », on a proposé plusieurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On en peut qu'enregistrer ces traditions, qui semblent par ailleurs témoigner de scansions, de périodisations et de symétries qui ont quelque chose d'exégétique plutôt que de chronologique, mais vis-à-vis desquels une parole définitive n'est pas possible. De la même façon, il est impossible de soutenir que le *Cantique* ait été écrit « d'un seul jet ». Parce qu'à l'inverse, l'emploi de certains mots y apparaît extrêmement précis et médité, tandis qu'on a observé combien la composition se ressent d'une observation ni simpliste ni approximative – même si elle n'est pas toujours formellement correcte – du cursus. Enfin, il s'agit d'une œuvre savante. Non pas tant à cause des sources qu'elle utilise et les réminiscences qu'elle semble évoquer, plutôt que parce qu'on est là devant l'œuvre d'un auteur ni amateur ni occasionnel. François connaissait bien l'art et les secrets de la profession de jongleur, il savait chanter et jouer de la musique, et le *Cantique* se chantait sur une musique. Si pour les « louanges » et les « prières » qu'il a composé en latin, on devine – et parfois les sources nous le confirment – le secours de frères biblistes ou liturgistes, dans le cas du *Cantique* – qui nous est parvenu dans une rédaction écrite, selon l'usage du temps, de façon à laisser plusieurs doutes formels, et aussi une certaine liberté au lecteur – on peut supposer avec certitude le conseil de quelques experts, ce frère Pacifique, par exemple, qui, quand il était encore dans le monde, était appelé *rex versuum*, mais il est bien sûr largement crédible que nous nous trouvions devant une composition sortie dans sa totalité des lèvres et du cœur de François.

Tout bien considéré, les sources dont il s'est inspiré sont rares et simples. Le fameux *Cantique des trois enfants* du livre de Daniel <sup>93</sup> et les psaumes de David, spécialement de 144 à 150, appelés précisément « des louanges ».

L'épisode du livre de Daniel est digne d'attention particulière. Cette page raconte en fait que le roi Nabuchodonosor, ayant fait construire une énorme statue en or, ordonna à ses sujets de l'adorer. Certains Chaldéens accusèrent alors trois jeunes Hébreux, dont Nabuchodonosor avait fait ses fonctionnaires, de lui désobéir. Parce que la peine pour celui qui se refusait à accomplir l'acte idolâtrique était d'être jeté dans une fournaise ardente, le souverain ordonna que soient immédiatement soumis à un tel supplice ses sujets désobéissants. Ceux-ci étaient donc vraiment jeunes, mais non pas « enfants » comme continue à le soutenir tradition. Cependant, une fois dans la fournaise ardente, ils reçurent le secours de l'Ange du Seigneur, qui « repoussa dehors la flamme du feu et il leur souffla, au milieu de la fournaise, comme une fraîcheur de brise et de rosée<sup>94</sup>. » Au milieu des flammes, les trois jeunes gens élevèrent un chant de bénédiction au Seigneur, dans lequel la création et tous les éléments sont exhortés à le bénir, à lui rendre grâce et à l'adorer. La ressemblance de conception entre le *Cantique des Enfants* dans la fournaise et le *Cantique des créatures* est irréfutable. François avait avec la Bible une proximité qui devait s'être approfondie avec les années, même si – et pas seulement à cause du trachome – il était habitué à l'écouter et en connaissant sans aucun doute des passages entiers par cœur, mais n'avait pas l'habitude de la lire. Ici pourtant, en plus de l'insertion de la louange au Seigneur élevée avec, par, à cause de, au moyen de, à travers les créatures, il faut observer deux autres éléments qui ont pu inspirer François : la fournaise et les enfants. Dans la fournaise, il y a l'idée de souffrance et de perte, elle est une métaphore de l'enfer. Dans les enfants, il y a l'idée d'élection. Le Christ aime les enfants, lui-même s'est fait enfant pour venir au monde. Le passage indemne des enfants dans la fournaise est

la figure du passage indemne de l'élus à travers les souffrances et les tentations.

Dans les modèles bibliques, pourtant, aucune importance particulière n'est donnée au créé. Il en va tout autrement chez François, qui établi avant tout un rapport de fraternité avec toutes les créatures, appelées « frère » et « sœur », et qui qualifie chacune d'entre elles avec une affectueuse attention. Le soleil « beau, rayonnant d'une grande splendeur », la lune et les étoiles « claires et précieuses et belles », l'eau « très utile et très humble, précieuse et chaste », le feu « beau et joyeux, indomptable et fort ». L'amour de François pour toutes les choses a semblé à certains une sorte de panthéisme. À tort, parce que dans le *Cantique*, Dieu n'est en rien immergé et immanentisé dans la nature. Le Seigneur du *Cantique* est le Créateur, l'Omnipotent, le Dieu d'Abraham. Les créatures qui l'entourent sont les mêmes que celles créées dans le livre de la Genèse. Il est certain pourtant que, dans ce sentiment de la nature, il y a beaucoup de nouveau. Le Moyen Âge n'aimait pas la nature et ne se berçait à son égard d'aucun sentiment idyllique, et on comprend aussi très bien pourquoi. Nous sommes habitués à une nature languissante, un bien inestimable à défendre que l'homme est en train de tuer. Notre évaluation et notre tendresse même à son égard dépendent en partie de cela. Mais les hommes du Moyen Âge vivaient quotidiennement, à l'inverse, une lutte contre une nature rigoureuse, forte, âpre, qu'il fallait tenir à distance et soumettre par un dur travail. Ce n'est pas par hasard si les campagnes de déboisement et de bonification qui se développèrent dans toute l'Europe vers la fin du X<sup>e</sup> siècle et culminèrent entre le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle furent vécues comme un grand moment héroïque par les gens de l'époque. Au début du XIII<sup>e</sup> pourtant, ce mouvement finissait, et pendant ce temps,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

guidé depuis les années 1220-1221, et qui lui avait bien sûr conseillé de se retirer de la direction pratique de l'ordre, justement parce qu'une telle solution lui permettait d'en suivre les développements, et de maintenir vis-à-vis de lui une direction spirituelle que personne ne pouvait de toute façon lui enlever et à propos de laquelle personne n'était en mesure de le remplacer ni n'était tenté, même de loin, de le faire. Cet épanchement amer de François – pas très crédible en outre chez un homme qui avait toujours peu aimé parler et moins encore théoriser, et qui, pour finir, était désormais si gravement malade au point de l'indiquer lui-même dans ses écrits, que parler lui était devenu désormais très difficile – correspond exactement, et même avec une exactitude excessive, à la position de ce groupe rigoriste qui réunissait à l'intérieur de l'ordre certains vieux disciples de François, et semble donc un réquisitoire de leur part, mis sur les lèvres du fondateur pour qu'il apparaisse plus efficace et surtout plus légitime.

Exclure que François puisse avoir prononcé un discours de ce genre, ou tout au moins exprimé à ce propos de grands doutes, n'équivaut pas à soutenir que le cadre de la situation de l'ordre et les positions intimes du Pauvre d'Assise fussent, au soir de son existence terrestre, éloignés de cela. Les tentations ne lui furent peut-être pas épargnées, celles qui, dans ce cas, ont l'habitude de se rassembler autour du lit de mort des saints : celle d'avoir tout manqué, que tout avait échoué, que tout le bon grain semé vingt ans auparavant s'était perdu, n'étant pas la dernière tentation du doute, bref, la plus terrible pour un chrétien : le désespoir.

Sut-il surmonter ces tentations, chasser de lui-même les ombres du remords et les fumées de la rancœur pour des fautes jamais commises ou des torts subis et déjà pardonnés ? Nous aimerions répondre que oui. Seuls une grande sérénité, une

profonde sécurité de soi, un amour libre et joyeux pour une vie vécue avec plénitude et pour ces douceurs mêmes dont il avait pourtant décidé de se priver, peuvent avoir dicté une lettre comme celle qu'il envoya quelques jours avant sa fin à Dame Jacqueline de Settesoli, à Rome :

« À Dame Jacqueline, servante du Très-Haut, frère François, petit pauvre du Christ, salut dans le Seigneur Jésus et la communion de l'Esprit-Saint. Sache, très chère, que le Christ béni m'a révélé par sa grâce que la fin de ma vie est proche. C'est pourquoi, au reçu de cette lettre, si tu veux me trouver encore en vie, hâte-toi de venir à Sainte-Marie des Anges, car si tu arrives après samedi, tu ne pourras plus me trouver en vie. Prends avec toi un drap ou un cilice pour ensevelir mon corps, et de la cire pour les funérailles. Je te prie aussi d'apporter un peu de ces gâteaux que tu avais l'habitude de m'offrir quand j'étais malade à Rome. »

Il n'en faut pas beaucoup pour s'occuper et se préoccuper des derniers instants de sa propre vie. Il y a ceux qui les organisent minutieusement, en grand appareil, anxieux de réaliser une sortie de scène adaptée. Mais seul François d'Assise pouvait avoir la délicatesse de faire ses adieux aux douceurs de ce monde, auxquelles il avait renoncé avec tant de dureté et qu'il avait continué à aimer avec force (quel sens aurait eu autrement ce renoncement ?), en goûtant une bouchée de ces bonnes choses que l'amie pouvait lui préparer et que le renoncement habituel à l'amour des mains qui lui en avaient rarement préparé, rendait encore plus douces.

Vers la fin de septembre – juste au moment où il écrivait cette lettre à Jacqueline – François décida que son pauvre corps de frère mineur devait encore affronter un autre voyage. Le dernier

qu'il aurait à subir vivant. C'était à la Portioncule qu'il désirait finir ses jours. Comme il avait commencé sa *conversio* en sortant d'Assise, c'est encore en sortant d'Assise qu'il entreprit son chemin vers la maison du Père. Il passa avec son petit cortège devant Saint-Damien. Mais Claire, malade à ce moment, ne put pas le voir. Arrivé à mi-pente, il se tourna – quelle souffrance, ce demi-mouvement d'épaules, pour son corps martyrisé... – et il bénit la ville de pierre blanche et rose, guère plus qu'une tache pâle pour ses yeux infirmes.

À la Portioncule, on était au crépuscule du 3 septembre, un samedi. Sa dernière préoccupation fut la pauvreté. Il était couvert de plaies comme le Christ sur la croix. Il voulut naître au Ciel comme le Christ avait choisi de naître dans ce monde, nu sur la terre nue. Il se fit dépouiller du vêtement dont il était habillé, celui-là non plus n'était pas à lui – tout ce que nous avons, nous l'avons reçu en prêt –, et il se fit allonger sur le sol. Il dit quelque chose à ses frères, les bénit de nouveau, récita aussi quelques paroles d'un psaume. Les témoins, autour de lui, pleuraient.

Nous étions au crépuscule du 3 octobre 1226. L'ordre était déjà répandu dans toute l'Europe et l'outremer, comptant des milliers de frères regroupés en provinces guidées chacune par un ministre, et chacune d'elle divisée en custodies. En 1224, Isabelle, la sœur de Louis IX de France, avait fait fonder le couvent franciscain de Longchamp dans lequel des religieuses, souvent d'origine noble, faisaient vœux de clôture au nom de François. Mais ce n'était pas là la joie parfaite. On dit qu'à l'instant où il ferma les yeux, des prodiges se produisirent et qu'on vit son âme voler jusqu'au ciel. Mais ce n'était pas davantage la joie parfaite. Il paraît que Jacqueline arriva à temps de Rome pour lui donner un ultime réconfort, même celui de ses gâteaux. Ce n'était pas non plus la joie parfaite, mais cela lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. *Légende de Pérouse*, 110. Sauf exception, les références aux textes franciscains renvoient à saint François d'Assise, *Documents*, Damin Vorreux (éd.), Paris, 2006 . [N.d.T.]
2. Mt 6, 26.
3. *Légende de Pérouse*, 110.
4. Au sens de tissu grossier [N.d.T.].
5. La politique impériale en Italie [N.d.T.]
6. En français : Pierre de Jean-Olieu. [N.d.T.]
7. Arsenio FRUGONI (1914-1970), historien médiéviste italien. Voir *Arnaud de Brescia dans les sources du XIIe siècle*, trad. fr., Paris, Belles Lettres, 1993 [N.d.T.].
8. *Fioretti*, chap. 10
9. Cf. DANTE, *Divine comédie*, Paradis 11, 30.
10. Bartolomeo da PISA, *De conformitate*, " *Analecta franciscana* ", IV.
11. Herman HESSE, " L'enfance de saint François d'Assise ", dans *François d'Assise*.
12. L'amour courtois [N.d.T.].
13. La langue italienne ne distingue pas entre " cavalier " et " chevalier " [N.d.T.].
14. *Légende des trois compagnons*, 1, 2.
15. Saint BONAVENTURE, *Legenda maior*, 1, 1.
16. *Légende des trois compagnons*, 1, 3.
17. *Ibidem*.
18. DANTE, *Divine comédie*, Paradis 11, 90
19. Bertrand de BORN, *Be.m platz le gais temps de Pascor*, dans A. PILLET & H. CARSTENS, *Bibliographie des troubadours*, Halle, 1933, 80, 8a, 1.
20. Figure de rhétorique qui consiste à exprimer un seul concept à l'aide de deux termes coordonnés, en général deux substantifs unis par une conjonction. [NdT.]
21. *Légende des trois compagnons*, 2, 4.
22. *Idem*, 2, 5.
23. *Idem*, 2, 6.
24. " Sur la tombe des Apôtres. "
25. *Testament*, 1.

26. Thomas de CELANO, *Vita secunda*, 1, 6, 10.
27. *Legenda trium sociorum*, 5, 13.
28. Saint BONAVENTURE, *Legenda maior*, 2, 1.
29. Réformer [l'Église] déformée.
30. Saint BONAVENTURE, *Legenda maior*, 2, 4.
31. Jr 30, 18.
32. *Testament*, 14.
33. Thomas de CELANO, *Vita prima*, 1, 7, 16.
34. Mt 10, 6-13.
35. Mt 19, 21 ; Lc 9, 3. 23.
36. *Testament*, 14
37. Froc.
38. *Fioretti*, 25.
39. *Ibidem*.
40. En italien, on distingue le *frate* (le frère religieux) du *fratello* (le frère de sang). L'auteur veut dire que dans la fraternité on était "frères", et non pas religieux. [N.d.T.]
41. *Fioretti*, 25.
42. *Légende de Pérouse*, chap. 22.
43. Roger de WENDOVER, *Chronica*, p. 1126-1127.
44. *Idem*, p. 1127-1128
45. Ap. 19, 7 - 18
46. *Testament*, 14-15
47. Voir la note plus haut sur le même jeu de mot.[N.d.T.]
48. *Lettre à un ministre*, 2-6.
49. *Testament*, 14.
50. " Par la colère du peuple ".[N.d.T.].
51. *Fioretti*, 30.
52. Le mot italien veut aussi dire "bouffon" [N.d.T.].
53. *Légende de la vierge sainte Claire*, 9.
54. En italien fou se dit *pazzo*. [N.d.T.]
55. *Légende de Pérouse*, 71.
56. *Idem*, 72.
57. En français dans le texte. [N.d.T.]

58. Jc 2.

59. " Aujourd'hui un damoiseau est fait chevalier et veut s'en faire nouvellement digne. Et il met en gage ses terres et son château pour bien se fournir du nécessaire."[N.d.T.]

60. " Si grand est le bien que j'attends, que toute peine m'est un plaisir. " [N.d.T.]

61. Cette source est la première des *Considérations sur les saints stigmates*, un texte qui a les mêmes sources que les *Fioretti*, et qui est lié étroitement à elles.

62. *Testimonia minora saeculi XIII de sancto Francisco Assisiensi*, Quaracchi, 1926, p. 37.

63. Nb 6, 24-26 : " Que le Seigneur te bénisse et te garde. Qu'il fasse rayonner sur toi son visage et te fasse miséricorde. Qu'il tourne son visage vers toi et te donne la paix. "

64. "Dieu te bénisse, frère Léon".

65. " Curiosité des choses nouvelles " [N.d.T.].

66. En français dans le texte. [N.d.T.]

67. En français dans le texte. [N.d.T.]

68. En français dans le texte. [N.d.T.]

69. *Première Règle* (Regula " non bullata ") 1221, 16.

70. Mt 9, 12.

71. En français dans le texte. [N.d.T.]

72. Jacques de VITRY, *Histoire de l'Orient*, I, II, ch. 32, Vorreux (éd.), p. 1448.

73. En français dans le texte. [N.d.T.]

74. " Béni soit le Seigneur mon Dieu qui guide ma main pour le combat. "

75. *Légende de Pérouse*, 114.

76. Saint Bonaventure, *Legenda major*, 4, 11.

77. *Deuxième Règle* (Regula " bullata ") de 1223, 5.

78. *Idem*, 2.

79. Thomas de CELANO, *Vita Prima*, 30, 86.

80. *Idem*, *Vita secunda*, 151, 200.

81. *Fioretti*, chap. VIII.

82. Saint BONAVENTURE, *Legenda Major* 8, 10.

83. Thomas de CELANO, *Vita prima* 2, 2, 92.

84. *Idem*, 2, 3, 94.

85. *Idem*, 2, 2, 95.

86. Saint BONAVENTURE, *Legenda maior* 15, 2.

87. François, *Lettre* 7.

88. *Idem*, *Lettre* 8.

89. *Idem*, *Lettre* 4.

90. *Della vera et perfetta letizia*, *Fonti francescane*, p. 183.

91. " Écoutez, pauvrettes, appelées par le Seigneur, qui êtes rassemblées de toutes parts et provinces. Vivez toujours en vérité pour que vous mouriez dans l'obéissance. Ne regardez pas à la vie de dehors, car celle de l'esprit est meilleure. Je vous prie par grand amour, que vous ayez de la discrétion dans les aumônes que vous envoie le Seigneur. Celles qui sont affligées d'infirmités et les autres qui, à cause d'elles, sont lassées, toutes supportez-le en paix, car cette fatigue vous sera très chère, car chacune sera reine au ciel avec la Vierge Marie. " *Parole con melodia per le povere signore del monastero di S. Damiano*, *Fonti francescane*, p. 2239 sv.

92. Extraits de la *Règle des sœurs de sainte Claire*.

93. Dn 3, 46-90.

94. *Ibidem*, 3, 49-50.

95. Tellurique.[N.d.T.]

96. *Legenda perusina* 48.

97. *Testament de Sienne* (avril 1226).

98. *Testament*, p. 104.

99. *Ibidem*, p. 105

100. *Ibidem*, p. 106.

101. *Lettre* 13, à Jacqueline de Settesoli.